

**WUNSCH**

Nouvelle série

Numéro 7

Novembre 2007

La passe dans l'Ecole

Bulletin international de
L'Ecole de psychanalyse des Forums du Champ Lacanien

Editorial**Quarante ans après la Proposition de Lacan... la passe encore**

Maria de los Angeles Gomez
Membre du CIOE - Zone ALN Forum de Porto Rico

Deux événements marquent en cette période notre actualité internationale : la parution dans ce n° 7 de *Wunsch* des textes de la journée européenne sur la passe du 6 octobre, et la parution imminente du volume préparatoire de notre V° Rendez-vous international. Le sommaire en figure ici, dans la rubrique qui lui est consacrée. Ce volume, qui regroupe des textes de nos différentes zones, permettra à notre communauté de poursuivre sur le thème du temps, à partir de références communes, un travail de réflexion et d'approfondissement dans la perspective échanges qui se tiendront à Sao Paulo.

La Journée du 6 octobre : il y a juste 40 ans, Lacan faisait une proposition qui allait marquer de façon inédite la direction de la formation analytique, en mettant en jeu un dispositif dont les effets marqueraient radicalement la manière de penser et d'assumer la position analytique et la façon de faire "fonctionner" une Ecole de Psychanalyse.

Au cours de ces quatre décennies, cette proposition n'a cessé de conduire à des décisions, dans la plus intime singularité de ceux qui ont opté pour se soumettre à l'expérience de la passe, comme dans les Ecoles qui ont choisi de faire de la passe un dispositif fondamental de leur fonctionnement. Il y a de nombreux textes, témoignages et rencontres qui rendent compte des avatars et des impasses de l'implantation de la passe dans l'histoire des différentes écoles fondées par Lacan et dans celles qui s'inscrivent dans la suite son héritage. Il y a des textes de passants, de passeurs et de membres des cartels de la passe.

Depuis la Rencontre Internationale de 2000 « Passes et impasses dans l'expérience analytique », jusqu'à la Journée Européenne qui vient de se tenir en octobre 2007, l'Ecole de Psychanalyse du Champ Lacanien a toujours réfléchi aux conditions qui rendent possible la passe comme dispositif crucial de son fonctionnement. Alors que les dispositifs d'Ecole ont commencé à fonctionner au cours de ces dernières années en France, en Espagne et au Brésil, en permettant que l'expérience de la passe soit possible pour les collègues de ces pays, mais aussi pour ceux d'autres zones comme l'Amérique Latine Nord qui ne compte pas encore ses propres dispositifs, il est essentiel de tirer les leçons de cette expérience.

Sous le titre « *La passe j'y pense mais...* », la Journée Européenne de la EPFCL a permis la présentation d'une variété de travaux qui rassemblent des témoignages personnels, des élaborations théoriques et des réflexions sur les avatars de son fonctionnement. La qualité des travaux présentés a comme dénominateur commun l'effort de maintenir ouverte et vive, 40 ans après, la référence à la Proposition sur la passe : ce qui se soutient, ce qui change, ce qui ne doit pas changer, ce qui fait impasse, et ce qui de la passe permet de lier la dimension du particulier avec le travail d'Ecole.

Considérant la pertinence, la vigueur et la diversité des travaux présentés dans ces journées, le CIOE a proposé de faire du prochain numéro de *Wunsch* le véhicule pour que la communauté analytique des forums et de l'Ecole ait accès aux réflexions de cette Journée. Ces travaux constituent aussi un appel à interroger la façon par laquelle la question de la passe se pose pour chacun : pour ceux qui ont déjà fait partie de cette expérience, pour ceux qui envisagent d'en passer par elle, et pour ceux pour qui – peut être des nouveaux venus - la question de la passe est encore une question qui semblerait ne pas les concerner.

Dans le scénario mondial de notre encore jeune Ecole - où les forums formés principalement par des analystes ayant de longs parcours de travail contrastent et coexistent avec d'autres forums composés surtout par des jeunes qui découvrent l'orientation lacanienne, sans la référence de son poids historique - il est fondamental de soutenir les principes d'initiative et de solidarité comme les axes vifs de notre communauté. La référence à ces principes renforce l'implantation des dispositifs d'Ecole : passe, cartel et contrôle qui lient, selon leur fonction, le versant particulier et le versant communautaire de la relation avec la cause analytique.

La reconnaissance des différences géographiques, historiques, linguistiques et politiques, ainsi que des contrastes et des temporalités dans la formation qui ont marqué depuis son origine l'International des Forums doit continuer à être la pierre angulaire et la force des dispositifs d'une Ecole toujours à venir. C'est un pari pour une Ecole qui veut être à la hauteur de l'héritage dans lequel elle s'inscrit et à même aussi d'offrir les conditions qui rendent possible la réinvention de la psychanalyse.

LA PASSE, J'Y PENSE MAIS...

L'acte de se présenter à la passe

Journée Européenne sur la passe Paris, 6 octobre 2007

Les textes sont présentés dans l'ordre du programme de la journée

Le virage de la passe

Marc Strauss

« L'analyse tient en ce que gagne le sujet d'assumer comme de son chef son discours inconscient »¹.

Comme toujours, quand il s'agit d'un thème intéressant, il faut sélectionner dans la masse de ce qu'il y aurait à dire. Partons alors de la lettre même du thème, cet énoncé qui m'est imposé par un autre, l'autre de l'Ecole : "La passe, j'y pense mais..."

Et cet énoncé, vous l'avez remarqué comme moi, n'est rien d'autre qu'une phrase interrompue. Du coup, merveille ou malédiction d'automatisme de la chaîne langagière selon les goûts de chacun, et que l'on soit Schreber ou non, il n'y a pas moyen de ne pas prolonger cette phrase, pas moyen de ne pas penser à une suite, pour obtenir une phrase complétée, qui en complète la pensée. Quelle suite ?

Remarquons pour commencer que la passe, quand on y pense, on ne peut pas en faire grand-chose : soit on peut continuer à y penser et ne pas la faire, soit on peut la faire. On peut aussi en attendre quelque chose ou ne rien en attendre ; en attendre des choses en nombre elles mêmes limitées d'ailleurs : une nomination, ou un savoir. Laissons de côté les "cas limites", qui comme tous les cas limites sont franchement pathologiques, du style en attendre le désordre institutionnel.

De plus, à cause du mais dans notre phrase titre, de l'objection qu'il introduit, les propositions qui la complèteraient ne sont pas en nombre illimité.

Parmi celles qui sont possibles, que je ne déclinerai pas, il y en a une que je suppose prévalente pour aujourd'hui et qui s'énonce ainsi : "J'y pense, mais je ne la fais pas, alors que j'en attends quelque chose.

Cette formulation nous interroge parce qu'elle impose immédiatement au penseur de cette pensée une question en retour, comme venant de l'autre. Cette question, c'est bien sûr le "... et alors, pourquoi je/tu ne la fais pas ?..." Le sujet interrogé ainsi, fût-ce en et par lui-même, ne peut pas ne pas répondre, voire se justifier. En effet, une certaine logique, que je dirai du bon sens pour le moment, voudrait que

1 J. Lacan, Remarque sur le rapport de Daniel Lagache, Ecrits p. 680.

d'y penser, d'en attendre quelque chose conduise à se donner les moyens de la faire. Mais justement, et toute la question est là : quand et comment sait-on premièrement que ces moyens on les a et, deuxièmement, comment sait-on qu'on veut passer à l'acte ? En effet, on peut tout à fait penser qu'on a les moyens de faire quelque chose et ne pas vouloir le faire. C'est même assez fréquent, Dieu merci...

1/ Pour les moyens : on le sait, il y a des "faire" qui s'autorisent d'un apprentissage ou d'un diplôme. Dans ces cas, c'est en fait l'autre qui vous dit que vous pouvez vous lancer ; selon les actions considérées, plus ou moins vite, plus ou moins accompagnées, plus ou moins à perfectionner. Mais il y a des cas où c'est impossible, où l'autre ne peut pas dire quand et comment passer à l'acte, où l'autre ne peut pas permettre, où l'autorisation de l'autre ne vaut pas garantie. Ce qui ne veut pas dire, remarque en passant qui a toute son importance pour le sujet qui nous occupe présentement, à savoir le fait de s'engager dans la passe, ce qui ne veut pas dire donc que ces activités soient impossibles à interdire... Ces activités dites impossibles sont bien connues : enseigner, gouverner psychanalyser ; ajoutons-y des actes qui nous concernent aussi : parler, copuler, faire des enfants et ... faire la passe.

Puisque ce n'est pas de l'autre que vient l'autorisation qui permet de passer du "j'y pense" au "donc je la fais", prenons la question par l'autre bout. Demandons-nous ce qui nous arrête, ce qui nous retient ou nous empêche d'agir, alors même qu'il n'y a aucune règle pour caractériser ce moment possible du passage à l'acte et l'autoriser. Qu'est-ce qui objecte au "J'y pense, je la fais et j'en attends quelque chose", qui est une formulation idéale dont nous voyons les affinités avec le surmoi. Le surmoi qui ne connaît pas de limite, ni de limite temporelle, celle que suppose le franchissement d'un seuil, voir pour cela les temps de suspension de l'apologie du temps logique, ni la limite dans l'exigence de jouissance au-delà du plaisir. Surmoi qui ne se prive pas de corner aux oreilles du sujet : "Eh bien alors vas-y, espèce de..." et je vous laisse imaginer la suite.

Quelles sont alors les raisons de ne pas y aller ? Ce peut être :

1/ La sagesse ou la clairvoyance : "J'y pense mais...je préfère attendre ; je sais que ce n'est pas le moment". Du coup, nouvelle question immédiate : comment peut-on savoir que ce n'est pas le moment, alors même qu'il est impossible de savoir quand est le moment ? La réponse est assez simple, il me semble : on y pense, à la passe, mais on a aussi et surtout d'autres choses à penser. À ses symptômes par exemple, c'est-à-dire à son analyse. La passe peut attendre, il y a plus urgent.

Et si d'aventure faire la passe prenait rang de symptôme, il appartiendrait à l'analyste de le ramener dans ce qu'on appelle le cadre du travail analytique.

2/ L'inhibition, qui ne se réduit pas à la lâcheté, n'en déplaie au surmoi : "J'y pense, mais j'ai un petit peu peur...". Proposition qui se prolonge d'un : "J'en ai un petit peu peur, et donc il y a peut-être une bonne raison d'avoir très peur de qui se cache là derrière. Donc, on verra plus tard."

Si le sujet pense qu'il a une bonne raison d'en avoir peur, même s'il ne sait pas laquelle, considérons sans plus d'examen qu'il a raison. Il a raison, par le fait

même d'imaginer une menace. Cette peur peut d'ailleurs parfaitement donner un élan supplémentaire au travail d'élucidation.

3/ Protestation : "J'y pense mais je veux faire autre chose." Autre chose que ce qu'on me demande, que ce que me demande l'autre qu'est l'École. Pourquoi ne montrerais-je pas à cet autre que je l'aime vraiment et que tiens à lui donner autre chose que ce plaisir si limité. Une anorexie de la passe, en quelque sorte.

Avançons : quelle que soit la phrase par laquelle j'ai complété le "j'y pense mais...", et qui traduit sagesse, inhibition ou protestation, cette phrase met en fonction un autre. Dans la sagesse, l'autre qui sait, même si cet autre est le sujet tel qu'il s' imagine lui-même plus tard ; dans l'inhibition l'autre effrayant ; dans la protestation l'autre de l'amour.

On se retient donc, sans nécessairement s'interdire définitivement, de faire la passe au nom de l'autre. Quel est cet autre ?

C'est là que j'en arrive au cœur de mon propos. D'autres, il y en a deux. Et le passage de l'un à l'autre de ces deux autres est ce qui me semble être le virage de la passe.

Le premier autre, d'avant le virage de la passe, c'est celui de tout le monde. C'est celui de la demande ordinaire, celui que nous sommes accoutumés de rapporter à ses premières figures, l'Autre parental. L'Autre auquel on suppose le désir du phallus comme raison de sa demande. A cet Autre est remis le pouvoir dernier, celui de juger, pour condamner ou absoudre, justifier ou invalider l'existence du sujet. C'est celui avec lequel vont se mettre en scène, s'actualiser – transfert - les différentes solutions que le sujet a inventées pour se guider sur cette place du phallus. Pour faire référence à Freud qui n'ignorait pas cette dualité de l'autre, c'est celui qu'il appelait l'objet libidinal sexualisé. En particulier dans son texte "La psychologie du lycéen", il interroge le passage de la première position, supportée par le maître d'école en tant que substitut libidinal du père décevant, à la seconde position, la déssexualisée. Toute la difficulté dans l'affaire étant bien sûr de maintenir dans ce passage l'intérêt pour la matière étudiée, malgré la dite déssexualisation du rapport au maître. En fait, Freud nous montre que cette déssexualisation n'est qu'apparente, la sexualisation n'étant que refoulée et pouvant faire retour dans le symptôme.

Existerait-il alors un autre Autre, un interlocuteur d'une école Autre, pour ne pas dire d'une vraie école, d'une école où le savoir est véritablement déssexualisé pour parler freudien, où le savoir ne serait pas un avatar du phallus et donc du pouvoir, en lacanien ?

Cet Autre, il est possible selon Lacan d'y accéder, de le créer même, car rien ne dit qu'il existe avant l'opération de déphallicisation du désir qu'est le parcours analytique. Cette vraie école, c'est évidemment l'école analytique, en tant qu'elle seule est le lieu où peut s'enregistrer et s'élaborer un tel changement de l'Autre. Pour énoncer une formule, je dirai que dans le virage de la passe, ce n'est pas tant

le sujet qui est changé d'abord, que l'Autre auquel il s'adresse. Et c'est bien ce changement de l'Autre qui fera apparaître le sujet dans sa vacuité constitutive.

Je répète, l'Autre d'après le virage, c'est l'Autre de l'École, l'Autre qu'est l'École, c'est à dire l'ensemble des dispositifs que se donnent les psychanalystes pour échanger leurs interrogations et leurs élaborations sur la psychanalyse.

Et j'insiste, les deux Autres demandent, car il y a une demande aussi bien de la part de l'École, puisqu'il y a une offre de passe, qui sollicite le psychanalysant du seul fait d'exister. Mais c'est l'objet de la demande qui est changé.

Ce virage, imprévisible parce qu'impensable tant que la demande était soutenue par le fantasme et sa visée phallique, le sujet peut lui donner un nom. Plus exactement, il peut penser que ce qui lui arrive correspond à ce nom de passe que Lacan a donné à un moment particulier de l'analyse. Mais comment le savoir sans s'y risquer ? Sans se risquer à mettre cette pensée et la désignation de cette expérience à l'épreuve de la parole ? Je dis épreuve de la parole, car tant que le sujet est seul à penser quelque chose, sans qu'un retour lui en signifie l'accusé de réception, ses pensées n'ont pas plus de valeur que des hallucinations, fussent celles de *l'infans* freudien plutôt que celles de Schreber. Le retour peut être : oui, non, ou nous ne savons pas. Au pire, dans les deux derniers cas, c'est une offre d'échange ratée, mais non un jugement dernier sur l'être du passant. Et des occasions d'échange analytique dans une école, il y en a d'autres que la passe. Mais cela ne veut pas dire non plus que ces offres s'équivalent et qu'il pourrait très bien ne pas y avoir l'offre de passe. C'est en effet cette offre de passe qui donne aux autres dispositifs leur sens – et leur garantie – d'échanges analytiques.

Mais ce virage n'est pas la fin. Pourquoi ? Parce que, justement, le statut du sujet n'est pas encore modifié par ce changement de l'Autre. Ce n'est pas parce que l'Autre que nous avons dit sexualisé, qui détiendrait les clés de l'authentification phallique, s'efface en même temps que se révèle l'inanité de la quête phallique, que le sujet cesse de penser ; et cesse de vouloir des choses dans et pour sa vie.

Et comme ses pensées et ses volontés, pour ne plus être au service "phallacieux" de l'Autre, ne lui sont pas pour autant transparentes, il n'en est que plus porté à vouloir savoir ce qu'il veut, savoir ce qu'il dit, ce que veulent dire ses pensées, pour arriver à les assumer comme siennes, d'où ma citation en exergue. Le sujet peut donc encore, et plus facilement qu'avant, faire de ses pensées des associations libres.

Poursuivre son analyse après le virage de la passe, c'est donc toujours et encore associer, c'est donc toujours interroger l'enchaînement des pensées qui ne cessent pas avec la passe, c'est les dire, et les dire à quelqu'un, quelqu'un d'autre que soi. Quelqu'un qui est reconnu comme à même de savoir faire avec le matériel associatif. Savoir accompagner, guider, éclairer le sujet sur ce que disent de lui ses associations.

Transfert encore ? Pourquoi pas. Mais pas sur l'Autre du jugement dernier qui n'a plus cours, mais l'Autre que j'appellerai en hommage au dit premier de Lacan, de

la reconnaissance. Une reconnaissance qui n'est pas celle de la promesse phallique, mais de la parole adressée et de la logique qui la constitue. Au minimum, ce qui n'est pas rien, c'est la reconnaissance d'un : "Tu l'as dit". Je n'exclus pas que l'on puisse avoir quelque reconnaissance pour qui a su vous guider jusqu'à ce point et peut à l'occasion continuer à vous aider à élucider le désir dont vous êtes sujet, quand d'aventure ce désir vous amène dans des situations inattendues, incompréhensibles, ou par trop inconfortables.

Ici pourraient se placer des développements sur l'objet *a*, en tant que l'analyste persiste à causer le désir après le virage de la passe. Un objet auquel la levée de la couverture phallique donne accès, en tant qu'il est la cause véritable du désir du sujet. En particulier et avant tout parce qu'il est au départ des pensées, tout en étant impensable, nous l'avons vu l'an dernier. Cet objet fait dire, au sens où il fait parler, et aussi au sens où il transmet son message d'existence au sujet, via les paroles de ce même sujet. Ce n'est pas la question d'aujourd'hui, elle serait à traiter sous un autre intitulé : la passe, j'y ai pensé et je l'ai faite. Peut-être à l'occasion d'une autre journée sur l'Ecole.

Attente, dérive, retour

Eduardo Fernandez*

Les réticences que chacun rencontre à l'acte de se présenter à la passe sont diverses et multiples. Je parlerai de mon expérience. Je suppose que dans celle-ci existent des éléments communs et généralisables, et un très particulier.

En juin du 2003, deux années après avoir fini l'analyse je me suis présenté au dispositif de la passe ; pendant le tirage, deux passeurs m'ont été attribués.

Longtemps après, je n'avais pas présenté mon témoignage. J'ai reçu un appel d'une des personnes responsables du cartel de la passe qui m'informait que le délai pour faire le témoignage finissait et je lui ai répondu que je renonçais. Le moment était passé.

Une telle attente, en plus d'une propre tendance vers celle-ci, mérite la peine d'être considérée dans son processus.

L'attente

Quand je décidais de me présenter à la passe, je considérais, en plus de l'intérêt général qu'a la passe pour la psychanalyse lacanienne et pour notre école, deux motifs propres. D'un côté, vérifier que mon processus d'analyse était arrivé jusqu'à une limite possible et suffisante ; de l'autre côté contribuer à penser et développer, dans la mesure de mes capacités, le champ lacanien, en tant que champ de la jouissance par rapport aux discours.

Quand Colette Soler présentait à Rio de Janeiro sa proposition de champ lacanien, je me suis senti très réconforté et soulagé des douleurs provoquées par le processus dans lequel notre communauté psychanalytique se trouvait submergée.

Il me semblait que sa proposition donnait une forme à ce que j'avais toujours souhaité pour la psychanalyse.

Je suppose que se présenter à la passe implique de manière générale un calcul des pertes et gains. Dans mon cas la non nomination n'impliquait pas de risque d'une perte de notoriété que je n'avais pas. Dans le cas du non, je me demandais si le cartel me renverrait quelque chose qui me questionnerait, ce que j'allais en faire. Si je reprendrais l'analyse, s'il avait d'autres façons d'élaborer. Dans le cas d'une nomination, la question se compliquait : vers quel effort de formation et transmission me sentirai-je poussé ?

D'un autre côté, ma tendance à donner des leçons favoriserait-elle une élaboration ou au contraire une tendance à l'infatuation ?

Le manque de stabilité dans la communauté de travail espagnole m'amenait à penser à la passe comme une façon d'éviter de m'embarrasser des conflits de celle-ci. Sans doute la stabilité de la communauté et la confiance dans celle-ci sont des conditions non négligeables pour la généralisation de la passe.

Le temps de préparation du témoignage supposait l'organisation et la résolution de quelques affaires, plus centrées sur le temps postérieur à l'analyse que sur celui du processus d'analyse : l'inévitable caractère symptomatique des issues aux impasses que le non rapport sexuel comporte, la nécessité de passer par les liens sociaux, certains traits de la jouissance autoérotique et la fonction de l'école dans celle-ci, l'effectuation pratique de la transformation du rapport avec le père, la revalorisation du symptôme père, les raisons pour se prêter comme symptôme pour l'analysant, etc.

Mais il y avait une question qui continuait à m'interroger : comme était-il possible qu'une humble petite lettre articulée avec les autres donne forme aux signifiants de la jouissance qui avait ordonné ma vie. Était-ce un délire interprétatif ou un délire de l'inconscient ? Les preuves non équivoques de l'existence de l'inconscient ne manquaient pas, mais un tel pouvoir de détermination était difficile à accepter. Consentir à cela, s'accepter radicalement comme parlêtre, comportait la joie d'une libido plus disponible. Une des conséquences fut de perdre l'intérêt subjectif de vérifier ma propre analyse. Le fait de se présenter à la passe perdait cette motivation de vérification et avec celle-ci ce qu'implique de s'autoriser pour les autres.

Dérive

Pour entrer dans la dimension du champ lacanien il est nécessaire de se référer à une dérive déterminée.

Dans le même temps, j'ai dû prendre en charge les affaires et finances familiales. Je ne vais pas faire référence aux changements subjectifs opérés par cette nouvelle situation, je signale juste son ampleur considérable. Je m'arrêterai pourtant sur une rencontre inattendue.

La nouvelle perspective me conduisit à m'informer sur le fonctionnement pratique des finances, situé à un haut degré d'internationalisation.

L'introduction dans ces affaires se produisit à partir d'un point de vue inhabituel dans ce monde. Pour résumer je parlerai d'une perspective des « discours » au travers d'un intérêt pour les lois qui régulent l'économie capitaliste. Un tel intérêt avait donné, dans le passé, son origine à quelques unes de mes obsessions.

Je ne peux pas détailler le processus, j'exposerai brièvement les conclusions : le système financier international et l'organisation économique et sociale sont absolument insoutenables... à court terme. La majeure partie du système financier

international repose sur de l'argent qui n'existe pas, créé à partir d'une dette, à partir d'une supposée croissance future illimitée.

Cette croyance en une croissance économique illimitée est favorisée par la mise en place progressive de l'expansion et de l'accumulation de richesse au niveau mondial, relative à l'application généralisée des innovations scientifiques et techniques.

Cette croyance ne laisse pas d'être une illusion qui dément le réel que la science a réussi à cerner à partir des lois de la thermodynamique.

Que nous indiquent ces lois de la thermodynamique ? L'impossibilité de substituer par d'autres sources énergétiques les hydrocarbures dans la fonction qu'ils accomplissent actuellement.

Les hydrocarbures : charbon, gaz et pétrole, qui ont requis des millions des années pour se former, ont été la base énergétique de l'industrialisation et de la nommée révolution verte qui permet de nourrir jusqu'à 6500 millions d'habitants de la planète. Il est difficile de se faire une idée du degré de dépendance de notre société vis-à-vis du pétrole. Il est évident que l'agriculture et le transport nécessaire pour maintenir l'échelle actuelle de la production et de la distribution dépendent du pétrole.

Que se passe-t-il pour le pétrole ? Dans un temps proche, il atteindra la limite de sa capacité d'extraction.

L'association pour l'étude de ce seuil du pétrole - ASPO en anglais - le situe entre 2010 et 2012. Avant ou après, ce qui est fondamental est la notion de seuil, à partir duquel commenceront vraiment les problèmes. Les pronostics et prévisions de l'ASPO, fondée par des géologues des grandes entreprises pétrolières sont confirmés.

Les guerres actuelles pour le contrôle des réserves importantes de pétrole localisé en majeure partie dans les pays arabes et musulmans - sous couvert d'une guerre permanente contre le terrorisme - montrent, non seulement une clef dans la lutte pour l'hégémonie mondiale à partir du contrôle des ressources énergétiques, mais aussi le manque total de confiance des grands pouvoirs en la possibilité de substituer le pétrole à d'autres énergies.

Une inquiétude se fait entendre dans le monde entier et le silence de mort qui l'accompagne s'approche rapidement. Donnons lui un nom adéquat : crise énergétique.

Il est prévisible que nous assisterons dans quelques années à la mise en pratique généralisée de la doctrine « choc et terreur » adoptée par les pouvoirs américains. Nous savons que les parlêtres sont facilement influencés par la peur et la terreur. Si le scénario que j'expose se confirme, ce réel se présentera de façon inattendue ou abrupte, produisant des souffrances inimaginables dans l'histoire de l'humanité.

Retour

Je considère que si ces conclusions ont un intérêt, ce n'est pas parce qu'elles sont apparues dans mon cheminement particulier, dans le processus de me présenter à la passe. Je me sens concerné personnellement, mais non parce que le psychanalyste est habitué à traiter les conséquences de l'émergence des impossibles de la relation entre les sexes, du sens et de la signification, peut être sensible à celles-ci.

Je ne pense pas que les psychanalystes, ni personne d'autre, puissent faire beaucoup pour éviter la catastrophe, mais il est possible d'anticiper la nécessité

d'accepter et de s'adapter à ce réel et d'en minimiser, dans la mesure du possible, à différents niveaux, ses effets dévastateurs.

Je me demande et je vous demande, quelle place peut avoir tout cela dans la psychanalyse et en particulier dans le champ lacanien.

Je me demande et je vous demande jusqu'à quel point le pas de l'analysant à l'analyste, le pas à la position d'agent dans le discours est favorable à l'intelligibilité de la dynamique des discours dans la société ; s'il permet de lire entre les lignes, la trame du discours dominant actuel, capable de créer une réalité d'une dimension fantasmatique sans équivalent dans l'histoire de l'humanité.

Si nous contribuons à quelques uns, à interroger le langage, le signifiant, comme le fait l'analysant... quelque chose pourrait surgir.

Le psychanalyste contribue à mieux comprendre les tendances et les aspects obscurs de l'histoire de l'humanité.

Renoncerons nous à ceci ou peut être cela vaut-il la peine d'essayer ?

*Traduit par Lina Vélez

La passe, vérification d'un fantasme, sa place dans la cure

Jean-Jacques Gorog

« Ce scénario fantasmatique se présente comme un petit drame, une geste, qui est précisément la manifestation de ce que j'appelle le mythe individuel du névrosé. »²

Titre bien ambitieux au regard des quelques éléments que j'introduis ici.

A la question de savoir ce qui a produit le malaise dans les témoignages de passe que nous avons entendu, tout particulièrement vers la fin de notre participation à l'ECF, il existe des réponses évidentes de ce que j'appellerai les presse-passe, soit tout ce qui vient perturber un fonctionnement autant que possible dégagé des contraintes de personnes, des présupposés en tout genre ou des formes du témoignage. Malheureusement, et si l'on peut éviter la caricature de certains excès grâce à des précautions nécessaires – je n'insiste pas sur ces points, la taille du groupe, le fait que membres du cartel, passeurs et passants ne soient pas trop intimes – la difficulté demeure parce que nous restons les jouets des discours qui nous animent. Chaque fois qu'un point avait été remarqué comme en défaut dans les témoignages, il surgissait inmanquablement lors des passes suivantes. C'est ainsi par exemple qu'ayant fait remarquer l'absence notoire de la moindre interprétation de l'analyste, la brochette suivante en faisait la clé de sa propre expérience. La seule façon de pallier à cet écueil, finalement, consiste à multiplier les points susceptibles de mériter notre attention de telle sorte que chacun puisse picorer là où il trouvera à se sustenter. Dès le début de la mise en œuvre de la procédure il a existé des « cartels » fabriqués pour construire son propre cas de

² in « Le Mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose », *Ornicar ? n° 17-18*, Seuil, 1978, pp.290-307, ici p. 299. Les autres citations sont empruntées à ce texte. Il s'agit non pas d'une fin mais d'un début d'analyse, celle qui sera évoquée plus loin de l'homme aux rats, telle qu'elle préfigure une fin possible.

telle sorte qu'il satisfasse aux attentes supposées du jury d'agrément. Or, ce que le jury ou le cartel aujourd'hui attend, c'est quelque chose de nouveau, qu'il ne savait pas jusque-là, mais aussi qui reste conforme à ses présupposés théoriques, à l'appareil qui construit sa pensée.

Je vais donc vous donner mon idée, laquelle n'est, pas plus que les autres, isolable comme ce qui serait le vrai sur le vrai. Elle est dès lors susceptible de produire d'autres dérives pour peu que vous me prêtiez trop foi. En réalité je ne ferai qu'accentuer un des éléments en présence, une visée dont j'imagine à tort ou à raison qu'elle faciliterait à certains l'engagement – probablement risqué – dans cette expérience étrange.

Un point spécialement provoque le malaise : c'est chaque fois que le projecteur est dirigé avec une lumière un peu trop crue sur le fantasme proposé comme celui « fondamental » du sujet. On le sait, l'impression de facticité surgit inmanquablement. C'est que la diagonale imaginaire devient visible, palpable et l'objet, pourtant annoncé avec force, est aussitôt escamoté. Tout énoncé du type : « mon fantasme fondamental est ... » prête à sourire quelque soit son contenu, par trop ordinaire ou bien par trop extravagant³. L'étude de l'abord lacanien du fantasme devrait conduire à un usage plus circonspect et à cet égard notre effort de l'année dernière au Collège clinique sur le fantasme et le trauma devrait nous permettre une plus grande lucidité.

Posons que le fantasme n'est sans doute pas ce qu'on croit. Ajoutons qu'il ne l'est pas de par sa définition même, pour la raison qu'il est ce qu'on ne voit pas, parce qu'on a le nez dessus, on ne peut être que dedans et toute la topologie lacanienne implique qu'on ne puisse avoir un point extérieur d'où on peut l'observer, ce qui explique les expressions de Lacan, de traversée ou de construction. Plus délicat est le « fantasme fondamental », mais là encore ce terme ne signifie rien d'observable, mais bien quelque chose qui se déduit. Le mot qui dit ça est celui de logique, dont on s'est bien aperçu qu'il figurait dans le titre du séminaire explicitement consacré au fantasme⁴, strictement contemporain de la fabrication du dispositif de la passe, mais dont on – il est bien clair que je m'inclus dans ce « on » – dont on a très certainement minimisé la portée, je veux dire cette dimension logique à la fois du fantasme et de la passe, dimension qui rend impossible toute représentation simple. Dire que c'est au moyen d'une phrase que s'énonce le fantasme implique certes cette dimension logique mais nous sommes fabriqués de telle sorte que nous oublions aussitôt cette dimension logique pour tenter de nous la représenter. D'où d'ailleurs, la façon particulièrement énigmatique des exemples de fantasme livrés par Lacan.

Pour me faire comprendre, le meilleur exemple me paraît pouvoir être celui qu'illustre le dernier temps de la Recherche du temps perdu, « Le Temps retrouvé ». En effet ce qui nous fascine chez Proust tient sans doute à cet effet de retour sur quelque chose dont on n'aurait pas pu imaginer que c'était là l'essentiel, des événements anodins qui marquent ce qui fait la singularité du narrateur, en même temps qu'ils donnent la raison de son symptôme, comme on sait énoncé au

3 Le premier peut-être illustré d'un « personne ne m'aime » porté à l'incandescence, le second autorise bien des variations sur le *a* qui traverserait les murs et les corps.

4 « La Logique du fantasme », 1966-67.

tout début, l'impossibilité d'écrire le roman que nous sommes en train de lire⁵, puisque le retour sur ces événements est donné comme ce qui autorise enfin à franchir l'obstacle du dit symptôme et pouvoir enfin rédiger le roman. C'est ce qui à mon sens nous permet d'entrevoir ce que Lacan évoque de la traversée du fantasme. Et le temps peut être dit « retrouvé » au moment où, comme il s'exprime, et personne que je sache, ne lui dénie un talent certain : "venait de renaître en moi, à trois reprises, un véritable moment du passé"⁶. Les flash-back auxquels le cinéma nous a accoutumés n'ont pas pour raison essentielle d'éclairer le lecteur sur des événements antérieurs inconnus de lui. Ils fonctionnent en acte : leur valeur n'apparaît qu'à ce moment pour le narrateur lui-même. De quoi est fait ce moment ? De la résurgence fortuite, rencontre imprévue de trois incidents rapprochés dans le temps, chacun évocateur de souvenirs anciens en soi triviaux : le bruit d'une cuiller contre une assiette évoque le bruit du marteau d'un employé de chemin de fer contre les roues d'un train où il s'était trouvé bien longtemps auparavant en compagnie de sa mère et de retour de Venise. Il bute sur les pavés inégaux de la cour des Guermantes, ce qui lui rappelle ceux de l'entrée de la Basilique St Marc à Venise, qu'il avait visité jadis avec sa mère. Enfin une serviette empesée qu'on lui offre lui remet en mémoire les serviettes de l'hôtel de son premier séjour à Balbec sur la côte normande.

L'œuvre d'art est propice à ce type d'effets qui portent le nom de sublimation, si l'on veut bien conserver encore un temps ce qui avait fourni sa définition première chez Lacan à savoir le franchissement de l'Œdipe. C'est en effet le modèle de ce que Lacan appelait le « mythe individuel du névrosé », avec comme un des deux exemples l'histoire personnelle de Goethe⁷ élevée à la dignité du mythe – l'autre est l'homme aux rats⁸ – lequel mythe n'est qu'un autre nom du fantasme⁹ manifesté dans la clinique sous la forme morbide, « obsession fantasmatique », justifiant alors le recours à l'analyste.

Et qui pour être une phrase, le fantasme, est ici une phrase fort longue, avec Proust cela ne vous étonnera pas, puisqu'elle enveloppe l'ensemble du roman, nécessaire pour que la traversée en question trouve son sens. Plus modestement notre expérience de la passe vise le même point, soit cet élément quelconque ou plutôt banal mais qui conditionne l'établissement de ce mythe individuel de chacun de nous qui fait notre quête. Précisément c'est cette banalité, pour laquelle Lacan a dit que le névrosé était un sans nom – la chose devrait nous alerter quand pour Joyce le nom compte parce qu'il est une suppléance nécessaire – qui fait à mon idée la difficulté de la passe car celui qui voudrait s'y prêter juge que, même si la psychanalyse est donnée comme la raison des modifications sensibles de son existence au cours de la vie, la banalité même des éléments en cause rend leur communication indigne d'intérêt pour les autres, voire indécente. Imaginons

5 Le suspens bien évidemment ne porte pas sur la question de savoir si l'impossibilité va pouvoir être surmontée mais comment elle le sera.

6 Le temps retrouvé, in Folio classique p.178.

7 Il vaudrait de reprendre en détail le cas de Goethe, entre malédiction et déguisement, dans l'article où cette conception du fantasme est déployée.

8 Puisqu'il prend comme exemple dans ce texte l'homme au rat, ce m'est l'occasion de vous rappeler dans la série des centenaires psychanalytiques sans doute celui qui est le plus décisif, l'invention à la date du 1er octobre 1907 de la pratique de l'association libre, le journal de Freud en faisant foi.

9« Le mythe et le fantasme ici se rejoignent... », *ibid.*, p. 299.

seulement que l'homme aux rats ait à communiquer comme raison de ses troubles la dette impayée de son père et les plaisanteries de sa mère sur la jeune fille pauvre mais jolie qu'il n'avait pas épousée jadis, ce n'est pas la honte qui l'empêcherait d'en faire état mais bien son côté dérisoire, car enfin c'est là ce qui fonde, il s'agit de préciser comment, la position du cas et non la chose certes plus croustillante, si j'ose dire, du fameux supplice des rats¹⁰ qui à l'homme donne son nom, non pas de plume mais de... plumé : « ...on s'apercevra que son intérêt principal vient de la particularité extrême du cas » ...et donc ne vient pas du fantasme du rat en lui-même¹¹. Le point est important parce que la tendance à penser le fantasme comme issu d'un magasin d'accessoires digne des plus atroces films d'horreur a été popularisée par la psychanalyse elle-même, par exemple Mélanie Klein, voire Lacan à l'occasion, avec son crocodile ou sa mante religieuse. Or il me semble que cet accent, même s'il existe bien, passe à côté de la dimension structurale qui organise le fantasme comme suppléance – on connaît la formule – d'un rapport sexuel qu'il n'y a pas. Ce faisant on passe volontiers à côté du fantasme « ordinaire » qui n'a pas ce caractère spectaculaire. Dans le cas examiné l'élément décisif semble bien être le fait que le père n'ait jamais pu rembourser l'ami qui l'avait tiré d'affaire :

« C'est là quelque chose de très différent de la relation triangulaire considérée comme typique à l'origine du développement névrosant. La situation présente une sorte d'ambiguïté, de diplopie – l'élément de la dette est placé sur deux plans à la fois, et c'est précisément dans l'impossibilité de faire se rejoindre ces deux plans que se joue tout le drame du névrosé. À essayer de les faire se recouvrir l'un l'autre, il fait une opération tournante, jamais satisfaisante, qui n'arrive pas à boucler son cycle. »

Ce qui oriente ce texte de Lacan est articulé selon deux axes (imaginaire et symbolique) constituant par leur dédoublement une critique de l'Œdipe¹² ou tout au moins de la conception qu'on s'en faisait à l'époque et que la structure à quatre termes déploie : « ...il y a chez le névrosé une situation de quatuor ».

Et il ajoute en effet au ternaire freudien, le quatrième terme correspondant au dédoublement narcissique. Le fantasme est conçu comme une illusion nécessaire, un artéfact, cheville ouvrière de la structure à quatre dont le dévoilement reste l'objectif de la cure. Le fantasme est construit le long de la diagonale imaginaire de son schéma princeps. La difficulté est donc de ne pas prendre cet élément « virtuel » pour autre chose qu'une amorce contingente malgré la jouissance qui s'y trouve incluse, qu'il appellera plus tard *a*, elle dépourvue de double, dans le cas

9 « Ce cas emprunte son titre, vous le savez, à un fantasme tout à fait fascinant, [...] une fonction évidente de déclenchement. [...] ce récit qui provoque chez le sujet un état d'horreur fascinée, qui non pas déclenche sa névrose, mais en actualise les thèmes, et suscite l'angoisse », *ibid.*

10 « ... les relations familiales fondamentales qui ont structuré l'union de ses parents, se trouve avoir un rapport très précis, et peut-être définissable par une formule de transformation, avec ce qui apparaît le plus contingent, le plus fantasmatique, le plus paradoxalement morbide de son cas, à savoir le dernier état de développement de sa grande appréhension obsédante, le scénario imaginaire auquel il parvient comme à la solution de l'angoisse liée au déclenchement de la crise. »

11 Et que Lacan affinera par la suite, mais il est remarquable que déjà cette conception de l'Œdipe qu'il critique est donnée comme responsable de la position de Freud par trop identifié au père dans l'analyse – avec toujours la notion que sans cette théorie et pratique freudienne son intervention dans le débat analytique resterait impensable.

présent sous la forme bien connue de « l'horreur d'une jouissance ignorée », parce que ce réel n'a de sens que s'il est appareillé : l'écriture du fantasme implique bien cet appareillage de l'objet, le *a* n'est pas tout seul, et c'est cet appareillage qui nous importe d'où ce que Lacan promet ici, la structure qui supporte le mythe selon sa conception du moment inspirée fortement par Lévi-Strauss¹³, selon des formules de transformation et de substitution : « ...chaque fois que le névrosé réussit, ou tend à réussir, l'assomption de son propre rôle, à chaque fois qu'il devient en quelque sorte identique à lui-même, [...] l'objet, le partenaire sexuel, se dédouble – ici sous la forme *femme riche ou femme pauvre*. » Femme riche en $-\varphi$, femme pauvre en *a* articulent à elles deux pour l'homme aux rats la castration : « De sorte que toute la cérémonie de sa dérobaie apparaît en vérité non seulement comme un jeu, mais beaucoup plus profondément comme une précaution, et se range dans le registre de ce que j'appelais tout à l'heure le dédoublement de la fonction personnelle du sujet dans les manifestations mythiques du névrosé. »

L'appareil symptomatique il est vrai, reste mal dégagé du fantasme qui le supporte, désigné ici du mythe, mais la suite de l'enseignement de Lacan en précisera les linéaments.

Le moment de traversée se repère aux effets qui en résultent, ou dont on suppose qu'ils résultent de ce moment. Lacan donne des exemples au moment de sa proposition. Ils sont bien connus, souvent commentés, et sans doute, pour leur sophistique mystère, grâce à l'auréole poétique paradoxale qu'ils dégagent, ils ne font pas voir tout de suite ce trait que je privilégie ici de la banalité. C'est pourquoi je me suis permis de replacer ce qui me paraît être l'enjeu de la passe, ce je ne c'est quoi, ce pas grand-chose, autour de quoi tourne la résolution d'un problème qui occupe tant le sujet supposé névrosé que nous sommes. Peut-être de devenir analyste implique cet effort d'en faire état avant que l'oubli de l'acte – c'est le propos de Lacan – ne vienne en effacer la trace, et ce d'autant plus facilement que son contenu a peu de sens isolément.

La passe, point de référence pour l'analysant

Josep Monseny

« Ma proposition n'eût changé que d'un cheveu la demande de l'analyse à une fin de formation. Ce cheveu eût suffi, pourvu que se sût sa pratique »¹⁴.

La *Proposition du 9 octobre* est un acte, si nous nous en tenons à la propre expression de Lacan dans son *Discours à l'AFP*. Pourquoi ? Parce, qu'un acte « dépend de ses suites ». Lacan nous a appris que ces suites de « l'acte ne dépendent pas de l'audience trouvée pour la thèse, mais dans ce qu'en sa proposition elle reste pour tous lisible au mur, sans que rien contre ne s'énonce ».

¹³ « Ce qui se voit en effet au survol panoramique de l'observation, c'est la stricte correspondance entre ces éléments initiaux de la constellation subjective, et le développement dernier de l'obsession fantasmatique. »

¹⁴ Lacan Jacques. *Discours à l'AFP*, 6-12-67

Pour cela, il est nécessaire que la tâche d'« un certain nombre d'effectuations » soit prise dans une certaine hâte. Celles-ci ne dépendent pas du nombre de participants, mais « cette conclusion dépend dans sa vérité même des ratages qui constituent ces effectuations comme temps ».

Ainsi donc, quarante ans plus tard, la *Proposition* demeure écrite sur le mur et ses effectuations sont nombreuses dans de très diverses circonstances institutionnelles, dans telle ou telle Ecole, dans tel ou tel groupe, dans des intergroupes... Il est surprenant que dans ce qui a été écrit comme effet de ces expériences, très peu ait été mis en valeur pour un enseignement suffisamment rigoureux. Pour quelques-uns, c'est la preuve de son échec, pour d'autres cet échec a été accepté par Lacan lui-même. Mais il faut tenir compte du fait que les échecs ne sont pas seulement des moments constitutifs de la vérité, mais qu'ils sont des moments logiques nécessaires pour l'avancée de notre réflexion analytique, qui en cela ne différerait pas de la science elle-même. Comme l'a montré Gaston Bachelard, l'échec de la science ne signifie pas nécessairement une crise, mais plutôt l'occasion de réaliser un travail.

De notre point de vue,, il y a un travail d'Ecole qui rend nécessaire la recension des productions données par la passe. Lacan ne proposait-il pas à la fin de sa *Proposition* qu'« un groupe ait à sa charge une bibliographie relative aux questions de formation » ? Il s'agissait alors d'établir une anatomie des sociétés de type IPA, mais il n'a pas eu assez du temps pour étudier les sociétés appelées lacaniennes, avec les produits qu'elles ont créé en relation avec l'expérience de la passe, là où elle a eu lieu.

Et malgré les enseignements que nous aurions pu tirer de toutes les façons de rater la passe, il est clair qu'elles se trouvent entravées, interférées par la persistance d'un narcissisme, non pas le narcissisme de chacun des psychanalystes - auquel, bien évidemment nous faisons obstacle - mais plutôt un narcissisme de groupe. Je cite : « C'est que le groupe se sent en garde d'un narcissisme plus vaste » (De Rome à Rome 67, raisons d'un échec. Scilicet 1, p. 50).

Il n'est pas moins certain que cela même, loin de nous décourager, peut constituer une stimulation pour un désir qui, de par sa nature, vise la persévérance comme effet de sa condition de non comblé.

Que ces effectuations ne donnent pas un solde de savoir plein, n'empêche pas que la *Proposition* a produit ses effets et ceux-ci peuvent fort bien ne pas s'épuiser. En pariant sur la passe, notre Ecole, implicitement, parie sur cela.

Il s'agit de maintenir les suites de l'acte de Lacan, étant donné qu'il y a acte chaque fois qu'un analyste parvient à faire traverser au sujet un certain seuil, ce qui l'amène à approfondir ce vouloir savoir de l'inconscient qui est en jeu dans son symptôme. Dans ce cas, « le symptôme » qu'il s'agit de connaître est celui de vouloir être analyste, ou pour le dire avec Lacan, parce que quelqu'un assume le risque fou de devenir ce qu'est l'objet *a*. (L'institution de la passe)

Et non seulement cela, mais aussi être inscrit dans une institution et garanti par celle-ci. Avant la passe les analystes s'autorisaient à de très variés titres, à savoir : pour certains leur habileté, pour d'autres la reconnaissance des autres, par le caractère merveilleux de leur écoute, ou bien de leur être...

Sans confronter d'emblée ces titres, Lacan attend néanmoins de la passe qu'elle puisse réussir un mode de garantie davantage en accord avec l'expérience analytique, quand il s'agit d'assurer l'effectuation de certaines structures psychanalytiques chez l'analyste. Et même, il en est venu à penser que celle-là peut-être une forme de recrutement dans les Ecoles, recrutement plus conforme aux fins que la cooptation du « réseau des sages », étant donné qu'il ne néglige pas le rôle que peut remplir le savoir répondre de ce qu'est une analyse au moment de faire reconnaître un statut légal, comme il le déclare dans le *Discours à l'EFP*.

Pour que ces intentions parviennent à leur meilleure fin, il est nécessaire que l'Ecole, en tant qu'institution, réunisse certaines propriétés et évite dans la mesure du possible certains défauts. Je cite : « L'impropre n'est pas qu'un quelconque s'attribue la supériorité, voire le sublime de l'écoute, ni que le groupe se garantisse sur ses marges thérapeutiques, c'est qu'infatuation et prudence se substituent à l'organisation ».

En effet, Lacan savait par l'expérience vécue de l'IPA qu'« il y a solidarité entre la panne, voire les déviations que montre la psychanalyse et la hiérarchie qui y règne – et que nous désignons avec bienveillance, on nous l'accordera, comme celui d'une cooptation de sages ».

Par sa structure, la passe donc vise une double effectivité :

- Celle qui essaie de restituer à l'analyse sa finalité au-delà d'une reproduction identificatoire aux sages, qui est le mécanisme de toute Eglise ou Armée, modèle choisi par Freud, s'il y avait quelque chose à choisir, étant donné que sa propre conception de l'analyse le déterminait à cela, et
- Celle qui vise à faire un trou dans la structure de l'Ecole pour donner plus d'opportunités à l'effectuation de la structure psychanalytique chez le psychanalyste, comme il l'écrit dès le début dans *La Proposition*, quelque chose qui exige un au-delà de l'identification à l'analyste ou de tout idéal.

Nous dégageons trois aspects qui doivent être pris en compte dans l'Ecole de la passe :

- ne pas favoriser l'infatuation
- ne pas s'abriter derrière la prudence qui, comme nous le rappelle Lacan, préside à « la vie ordinaire des groupes ». Lui-même regrettera souvent sa prudence.
- veiller au type de hiérarchie qui va fonctionner dans l'Ecole, au-delà de la déclaration d'intention.

Bien que l'existence de la passe soit problématique, en raison des conditions qu'elle requiert de l'Ecole de par les tensions qu'elle introduit en elle, le pari vaut la peine, puisque non seulement les fonctions de transmission et d'extension de la psychanalyse sont en jeu, mais aussi parce que la passe peut modifier l'expérience de l'analyse didactique, c'est-à-dire l'analyse même. C'est pourquoi l'aspect que je

voulais mettre en évidence, c'est que la passe peut fonctionner comme point de référence à travers l'expérience analytique pour l'analysant avant, pendant et après l'analyse.

Je dois dire que ce titre, qui m'a été suggéré par ma propre expérience, une fois écrit, est devenu pour moi problématique, et ce n'est que peu à peu que j'ai pu saisir en quoi il pouvait être pertinent.

Ma première préoccupation a été de penser que quelqu'un pourrait entendre que cette affirmation tentait d'ériger un nouvel idéal, incitant à une nouvelle identification. En réalité, nous savons que c'était là un des mauvais usages de la passe par certains sujets, qui ont transformé ce qui est un moyen de préserver vivante la psychanalyse comme fin en soi : obtenir une nouvelle broderie pour consolider les hiérarchies de toujours. Ces sujets sont guidés par les « modes de la passe », considérées comme un idéal de l'Autre que l'analyse doit réaliser, ce qui non seulement peut conditionner une production déterminée de l'inconscient dans le transfert – étant donné qu'en fin de compte, c'est un fait transférentiel commun – mais peut aussi permettre que, de manière plus cynique, ces sujets adaptent les données de leur analyse à un modèle qu'ils supposent être celui attendu, ou que l'on suppose être celui qui commande. A cet égard, la confession faite par un AE de l'ancienne Ecole a été paradigmatique. Il m'a dit qu'il suffisait de lire quatre chapitres du séminaire X à un tel et de faire entrer sa propre analyse dans ceux-ci pour assurer la nomination, ce qui a fonctionné pour lui.

Cependant, j'ai vite compris qu'un point de référence n'est pas un point d'identification homogénéisante, et ne marque pas non plus un lieu d'arrivée identique pour tous, de la même façon que les navigateurs trouvent dans l'Etoile Polaire un référent, ce qui ne les empêche pas de réaliser des cinglages différents, et d'arriver en des points très différents. La seule chose qui soit exigée c'est de « réaliser le parcours plus d'une fois, et d'arriver au-delà de la carte », pour attendre un au-delà de l'identification à celui qui dirige la cure et même au-delà des coordonnées symboliques de la carte, qui parviennent à inscrire un morceau d'un réel entrevu dans un chiffre qui lui est propre, fin de son cheminement mais non pas fin du cheminement du psychanalyste.

Avant de commencer une analyse, pourquoi la passe serait-elle un point de référence pour celui qui peut devenir analysant ? Lui importe-t-il que son analyste croie beaucoup ou peu dans la passe, ou qu'il se pose la direction de la cure comme identification à l'analyste ? Nous savons que l'analyste entre à titre de « signifiant quelconque » dans le transfert et je sais par ma propre expérience que même lorsqu'un analysant vient s'analyser avec quelqu'un en lui attribuant la supposition de savoir pour avoir réalisé la passe, cela cesse d'être un idéal de plus parmi ceux qui doivent tomber et qui a peu à voir avec le réel même de l'expérience. De même, pour ceux qui commencent une analyse en raison de leur désir d'être analyste, tôt ou tard ils doivent subjectiver ce qui est symptomatique dans leur demande. Dans l'analyse on entre par le symptôme, et le désir de l'analyste survient, comme effet du processus, si on le fait. C'est pourquoi il n'y a pas d'analyse qui n'ait pas été d'une certaine manière thérapeutique pour l'analysant, ni d'analyse qui ne doive aller au-delà du thérapeutique si elle doit avoir des effets didactiques.

Cependant, c'est l'analyste qui se trouve probablement plus influencé dans sa position et dans son acte face à la demande du patient, si dans sa propre cure il a abordé l'expérience de la passe, au moins dans sa dimension clinique (il n'est pas nécessaire qu'elle soit dans le dispositif) et si celle-ci lui sert de référence.

L'autorisation de sa propre expérience n'est pas une escroquerie si elle peut se soutenir comme effet d'un certain réel à «deshabiller»^{**} dans sa cure, je dis «deshabiller» parce qu'il est certain qu'aborder ce réel implique défaire un nœud. Rappelons-nous que Lacan appellera le symptôme nœud de signifiants. Mais aussi, c'est un certain déshabillage dans le sens où, bien que ce soit seulement en partie et seulement un bref instant, le sujet doit expérimenter quelque chose au-delà des semblants. Dans ce cas, le début de l'analyse même se voit modifié par l'effet d'après coup que l'analyste applique à son écoute à partir de ce point virtuel à venir. Comme dans le jeu d'échecs, la fin de la partie à laquelle on espère parvenir détermine l'ouverture et les étapes suivantes que le joueur imprime à son jeu, c'est-à-dire que la politique détermine la stratégie.

S'il s'agit de la destitution subjective et de l'expérience du réel en jeu dans la jouissance du sujet pour introduire en lui une perte, nous n'allons pas nous contenter de ce que le sujet s'abonne à l'inconscient. Dès le début, le sujet ne doit pas seulement de s'abonner à l'inconscient mais il doit consentir à des moments de non-sens, des moments de silence à partir de pointes du réel qui apparaît dans l'expérience, ce que le sujet de notre époque semble de moins en moins tolérer du fait qu'il est habitué à la prolifération imaginaire que les moyens sociaux mettent à sa disposition pour recouvrir le non-sens de son existence.

Je ne m'attarderai pas sur l'importance d'avoir isolé l'expérience de la passe clinique pour pouvoir soutenir une direction de la cure qui va au-delà du point identificatoire à l'analyste. Mais il est évident que dans la cure survient à un certain moment une vacillation du sujet quant à la continuation du processus, parce qu'il veut emporter avec lui ce qui a réussi, en tant que bénéfice symptomatique comme de conquête de se faire être – ainsi que l'a dit en une occasion Colette Soler. Dans un témoignage de passe, un analysant rendait compte du caractère décisif de l'intervention de son analyste qui le poussait vers ce « il faut un tour de plus », pour arriver à une fin conclusive.

Pour terminer, je voudrais dire après avoir fini mon analyse et après avoir réalisé l'expérience de la passe, le fait étant vérifié que le réel en jeu dans l'analyse ne cesse pas de travailler à sa propre méconnaissance, qu'il y a une tendance générale à l'oubli de son acte. Seule la fréquentation d'une Ecole, dans laquelle la passe maintient vivante l'interrogation de l'expérience, même si c'est pour que le groupe entier résiste à elle, permet de maintenir vivante la question du rapport du « désir de l'analyste » pour chaque analyste.

* L'auteur fait un jeu de mots avec le terme en espagnol *desnudar* il écrit « desnudear » puis entre parenthèse il a mis le terme « dénoeuder ».

Cette expérience me fait penser que dans une Ecole dans laquelle la passe se situerait à sa véritable place d'agent d'une rénovation permanente de l'expérience, contre son oubli, toujours possible, peut-être pourrait-on envisager qu'un analyste pourrait réaliser l'expérience de la passe en plus d'une occasion, que ce soit comme passeur ou comme passant, ou bien dans le cartel de la passe. Dans celui-ci, notre Ecole pourrait peut-être innover. En effet, l'idée que la passe clinique se fait une fois pour toutes, et qu'on peut seulement témoigner devant les sujets qui sont dans la même conjoncture, place les « anciens » analystes hors de l'expérience de la passe ou bien seulement comme des participants des cartels, ce qui donnerait une structure trop semblable à celle de l'IPA.

Pourquoi un « ancien » ne peut-t-il être surpris par les effets de la passe, dans une nouvelle tranche d'analyse, ou dans une situation de son travail en tant qu'analyste, c'est-à-dire pourquoi ne serait-il pas capable de rester « dupe » de cet inconscient, si en raison de son travail, il ne cesse de le fréquenter ? Le donner comme un cas perdu pour la passe, ne peut-il signifier le donner comme perdu pour la rénovation permanente du désir de l'analyste ?

Si Freud a pensé que l'analyste devrait reprendre l'analyse tous les cinq ans, après l'enseignement de Lacan, qu'est ce qui nous empêcherait de penser que les analystes rencontrent la passe plus d'une fois ? Cela contribuerait à sa rénovation, et à vider la passe de je ne sais quel caractère définitif et sacré qu'elle semble parfois acquérir, et qui décourage beaucoup gens, en la privant d'accomplir sa fonction de dispositif visant à maintenir l'analyse dans les voies tracées par Freud et Lacan pour rénover l'expérience en question.

J'espère que ces réflexions contribueront à amener à comprendre que la passe en tant qu'expérience est importante pour la psychanalyse, mais qu'elle laisse aussi celui qui fait l'expérience, qu'il soit nommé ou non, dans une relation plus lucide à la cause psychanalytique. Ce qui peut être un motif d'enthousiasme pour ceux qui maintiennent leur transfert à la psychanalyse, c'est-à-dire qu'ils se maintiennent dans une relation à l'inconscient pour laquelle il n'y a pas d'âge.

Traduction Maricela Sulbaran

L'offre de la passe

Colette Soler

La question de l'offre de passe se pose dans la mesure où, comme le dit Lacan, je cite, « l'offre est antérieure à la requête¹⁵ » et il faut ajouter qu'elle la détermine. La première offre est de Lacan, qui est à l'origine et qui conditionne la nôtre aujourd'hui. Cette offre ne se réduit pas à l'invention du dispositif. Elle inclut ce qu'il a formulé concernant sa visée d'ensemble et plus précisément ce qu'il s'agissait selon lui d'évaluer dans ce dispositif. J'ai donc essayé de me reformuler ce que j'ai pu en saisir jusqu'à aujourd'hui.

15 LACAN J. « Préface à l'édition anglaise des Ecrits », Autres écrits, Seuil, 2001, p. 573.

1. Les visées du dispositif

D'abord, une évidence, l'offre de Lacan ne s'adressait pas seulement aux passants mais à tous ceux qui participent au dispositif, cartels, passeurs, passants, AME qui désignent les passeurs, et j'ajoute quant à moi aux passants potentiels que sont les analysants dans une Ecole. En ce sens, le dispositif de la passe, à lui tout seul, était fait pour assurer ce que je vais appeler le transfert des analystes à la psychanalyse. C'est un autre transfert que le transfert à *un* analyste. Lacan n'a peut-être pas employé l'expression. Elle est cependant impliquée sans conteste par d'autres de ses formules. D'abord, ce qu'il imputait à l'analyste de devoir « penser la psychanalyse¹⁶ » sans la rater. Et aussi, plus explicitement, dans la définition qu'il donne de la passe en 1976, quand il dit qu'elle est, je cite, « mise à l'épreuve de l'hystorisation de l'analyse¹⁷ ». Hystoriser avec un y pour évoquer l'hystérie c'est élaborer en direction d'un savoir, mais d'un savoir qui inclut la vérité, à la différence du savoir de la science.

Hystoriser l'analyse, donc. C'est autre chose que de s'hystoriser comme sujet. Lacan introduit là une deuxième strate de l'hystorisation. Dans l'analyse, pour le dire en simple, on hystorise sa vie, avec ses symptômes, ses empêchements, ses répétitions. Ça ne consiste pas seulement faire le récit des événements, mais, sous transfert, à déplier sa vérité, la part articulable de sa vérité. Ce pourquoi Lacan à ses débuts a pu faire référence au roman du névrosé. Curieusement, on constate que ça a des effets d'allègement de la vie.

Dans la passe, selon Lacan, on devrait hystoriser l'analyse elle-même comme processus. L'hystoriser « de soi-même » dit Lacan. De soi-même veut dire, si je ne me trompe, sans que son analyste soit la cause de cette hystorisation, contrairement à ce qui se passe dans l'analyse où votre analyste est en position de cause. Faut-il en conclure, que le de soi-même implique le hors transfert ?

La question est complexe. Mais, n'oublions pas il n'y a aucune hystorisation qui n'ait sa cause. D'ailleurs Lacan ajoute, je cite, que « ça ne peut pas être de son propre mouvement » qu'il s'hystorise de lui-même. Et si ce n'est pas l'analyste qui est cause, alors qu'est-ce donc ? Je dis « transfert » à l'analyse, parce qu'il y a transfert dès que l'on suppose qu'une réalité quelconque, ici la cure analytique, n'est pas du réel opaque, étranger à toute intellection possible, mais inclut un ordre de savoir que l'on s'efforce de construire. C'est bien très précisément ça qui fonde l'affirmation de Lacan quand il dit que, dans son séminaire, il est passant, autrement dit hystorisant non pas son analyse, mais du processus analytique lui-même.

Dans cette perspective, l'enjeu de la passe n'est pas de savoir si les analyses sont finies, Lacan n'a cessé de le répéter, d'ailleurs. Il s'agit plutôt de savoir s'il y a des passants hystorisants de leur analyse, au-delà de s'hystoriser comme sujet.

Je dis cela gentiment, Lacan le dit avec un réalisme d'une crudité brutale, je cite¹⁸, « (...) y a-t-il des cas où une autre raison vous pousse à être analyste que de s'installer, c'est à dire de recevoir ce que l'on appelle couramment du fric (...) » Bien obligé de conclure que la question portait pour lui sur ce qui cause le passant, avec l'idée de faire le partage entre deux causes : l'installation ou le transfert à l'analyse.

16 LACAN J. CR de l'Acte analytique, *Ornicar* ?29, Navarin, 1984, p. 20

17 Ibid.

18 Ibid. p. 572

En ce sens je dis que l'offre de passe faite par Lacan était strictement identique à l'offre d'Ecole de psychanalyse. Ce qui n'est pas dire simplement que le dispositif de la passe y est essentiel. C'est dire que passe et Ecole en tant que communauté spécifique ont même finalité et ne peuvent exister que l'une par l'autre.

J'en déduis quelques conséquences concrètes, pratiques, très simples. Deux. J'en suis venue à penser que juger d'une passe ne peut pas se réduire à juger de l'évolution clinique de l'analysant, qu'on la formule en terme de thérapeutique, de fantasme ou de symptôme, elle ne peut pas se réduire à être une sorte de supervision du cas de l'analysant. Le jugement devrait cibler l'exercice d'historisation de l'analyse, autrement dit il devrait porter moins sur l'analysant que sur le passant, pour saisir si au-delà de s'être analysé, il a capté quelque chose d'une part au moins du procès lui-même. Parlant de l'analyse Lacan disait, vous le savez, qu'il ne s'agit pas tant de savoir pourquoi votre fille est muette, mais de la faire parler. Eh bien, dans le dispositif de la passe, une fois qu'elle parle, il s'agirait encore de dire quelque chose du comment c'est arrivé. Si on avait compris, compris au point de pratiquer, que c'était l'historisation de l'analyse que l'on devait évaluer dans la passe, on aurait du même coup compris et mesuré ce que Lacan n'a cessé de répéter, à savoir qu'une non nomination n'invalide pas l'analyse du passant. Ça indique seulement que son témoignage n'a pas éclairé le pourquoi et le comment. Quand je dis « on » ça désigne chacun d'entre nous, aussi bien les cartels qui jugent, que les passants qui se soumettent à l'épreuve de dire, que les passeurs qui doivent capter. L'opacité est toujours un peu là dans une analyse. Il y a un côté boîte noire, ce pourquoi les indications de Lacan lui-même portaient sur le début et la fin. Ce pourquoi aussi, à l'inverse, quand quelqu'un présente la boîte supposée ouverte avec tous les clés, tous les outils, tous les mécanismes bien isolés, c'est rare mais ça arrive, on se dit que quelque chose ne va pas et que l'on est sorti de l'historisation et que l'on est passé du côté d'un pseudo savoir déserté de la vérité.

Deuxièmement, on aurait aussi saisi que l'installation ne devait pas être la condition de la demande de passe. Elle n'a jamais été posée comme condition à vrai dire, mais elle a fonctionné comme condition implicite, a contrario de ce qu'attendait Lacan. Et ceci depuis les débuts de l'Ecole freudienne, et ça n'a jamais cessé. On doit bien supposer que quelque chose empêche, mais rien n'a jamais été élaboré sur ce point.

La seule justification qui court consiste à dire que les lumières sur le processus analytique ne viennent que longtemps après l'interruption et que l'expérience du praticien aide. Ce n'était pas l'idée de Lacan qui pensait au contraire que ce qui vient après c'est l'oubli, et l'habitude, ce sont ses termes. A savoir la routine facile à recourir à des théorisations d'emprunt. Je crois donc qu'il faudrait remettre ce point en chantier dans les cartels, car quel en est le résultat ?

Le résultat logique, c'est que personne ne peut penser se proposer comme passant s'il n'est pas déjà installé comme praticien, voire déjà éloigné du terme de son analyse, et c'est un comble puisque l'installation porte a contrario de la cause. En effet, on ne peut pas sérieusement penser que la réponse des cartels, qui ne se réduit d'ailleurs pas aux nominations mais inclut leurs élaborations, n'a pas d'effet sur les demandes de passes. Ce serait de l'irréalisme car on est là dans une logique collective. Pas celle des prisonniers mais celle du mot d'esprit auquel Lacan réfère sa passe. Vous savez qu'il fait de la série passant, passeurs, jury, l'homologue de la

série de l'humoriste qui fait rire son copain, alter ego, lequel passant le bon mot à la *dritte Person*, la fait rire à son tour. Imaginez un humoriste qui ne ferait rire que son copain, sans que ça passe au-delà, eh bien, il cesserait très vite de raconter ses bons mots. Idem dans la passe, mutatis mutandis.

2. L'analyse hystorisée par Lacan

J'en viens à ce que Lacan a lui-même hystorisé de l'analyse de l'analyste. La question est cruciale et d'actualité car notre offre d'aujourd'hui est fonction de ce que nous avons saisi de ces indications, c'est bien évident.

Notre référence majeure, si on retient seulement ce qui est écrit, c'est presque exclusivement « la Proposition sur le psychanalyste de l'Ecole » et les quelques textes afférents. Or il y en a au moins une autre de proposition écrite, donc pesée au mot près, et qui diffère de beaucoup : c'est celle de 1976 dans « La préface à l'édition anglaise du Séminaire XI ».

Que peut-on en extraire pour notre pratique de la passe — sans parler de l'analyse elle-même d'ailleurs ? Je n'ai pas de conclusions sur ce point, mais je voudrais commencer à ouvrir une porte pour tâcher de voir ce qu'il y a derrière.

Ce que les deux propositions ont en commun, c'est qu'elles cherchent à répondre à une même question : qu'est-ce qui peut mettre fin à ce déploiement de vérité qu'est l'hystorisation d'un sujet dans l'analyse, dès lors que ce déploiement n'inclut pas plus son terme que la série des nombres entiers ?

En 1967, le procès de l'analyse est pensé par Lacan à partir des deux termes que sont le sujet barré et l'objet *a*. La fin, non pas le terme de l'analyse mais son point de finitude, y est présenté, pour le dire en condensé, comme ce que je vais appeler « une passe à l'objet ».

En 1976, au contraire, Lacan essaye de mettre sa passe à l'heure des avancées concernant l'inconscient qu'il a introduites à partir de *Encore*. Dans notre séminaire Ecole de 2004/5, nous avons choisi de commenter ce texte de la Préface à l'Édition anglaise du Séminaire XI. Je reviens sur ce qu'il apporte et que j'ai déjà développé à plusieurs reprises, et finalement dans un texte que j'ai intitulé « Du transfert à l'inconscient autre ». Je me permets de l'évoquer parce que je ne peux pas entrer ici dans les précisions qui seraient nécessaires.

Je résume la lecture que j'ai faite de cette deuxième proposition. Je dis que Lacan y donne un modèle réduit de la chute du transfert, vers ce que j'ai appelé une passe à l'inconscient réel. Inconscient réel c'est son terme. C'est un passage qui se produit dans l'analyse même et qui va de l'inconscient vérité, i.e. de l'inconscient freudien, travaillant sous transfert, je peux dire de l'inconscient hystérique, hystorisable justement, à l'inconscient que Lacan dit réel, soit hors transfert, hors sens mais pas hors jouissance. A partir de l'exemple du lapsus, mais l'intérêt est de l'appliquer au symptôme, le texte présente un accès ponctuel à une certitude, sur un mode très précis, qui je pense nous donne l'effet analytique de base, qui n'est pas l'effet de fin, et qui ne réfère pas à l'objet.

Cependant, Lacan le marque, cet effet de passe à l'inconscient réel est ponctuel, pas d'installation qui tienne ici, et il s'éclipse dès que l'attention qu'on lui prête ramène le sujet, incoerciblement, à la question du sens et à l'élaboration transférentielle qui s'en relance. Passe donc, mais à recommencer. Dès lors, qu'est-ce qui peut mettre un terme à l'infini recommencement ?

Pour situer un possible point d'arrêt, Lacan ne convoque plus l'objet *a*, élément structural par excellence. Il évoque une nouvelle satisfaction, mettant fin à celle du

mirage de la vérité menteuse. Mirage implique une satisfaction prise à la course à la vérité. Il s'agirait dans la passe d'historiser le passage d'un goût à l'autre, d'une brèche ouverte dans le goût pour la vérité, inhérent au transfert, vers un autre goût pour ce qui ne ment, et dont nul ne veut rien savoir. Ou plus exactement, je me corrige, parce que ça n'est pas l'un ou l'autre, un changement dans la « balance » — Lacan emploie le terme — entre l'un et l'autre. Le terme de goût, je le crois ici approprié pour connoter la satisfaction singulière qui ne relève pas du vocabulaire structural. Avec ce terme on est au niveau des contingences obscures des options de satisfaction. C'était déjà le cas dans la Note aux italiens quand Lacan parlait d'enthousiasme.

La structure, définie comme l'effet de langage, qui s'écrit des deux termes $\$$ et a , implique un possible mathème d'évaluation de fin. C'est le mathème de la destitution subjective, inscrivant une équivalence entre $\$ \cong a$. Sans oublier que a c'est l'objet innommable, d'où l'expression de Lacan « savoir vain d'un être qui se dérobe ». La balance des options de satisfaction se place sans doute dans la structure, mais ne relève pas de la structure, et ne peut se formuler en termes de virage, plutôt en termes de changement de poids selon que les oscillations de la balance des satisfactions pencheront plus ou moins vers le réel, l'inconscient réel qui, pour être contingent et lacunaire, n'en est pas moins ce qui vous constitue.

Cependant, problème : le réel est muet, et il sépare, plutôt que de faire lien. D'où la nécessité redoublée dans cette perspective du dispositif et de l'Ecole qui, en soutenant ce dispositif et en lui donnant ses prolongements, réunit ce que Lacan nomme des « épars dépareillés ». Sans le témoignage de passe, comment assurer en acte, que l'analyste à peine produit ne pousse pas le consentement à l'inconscient réel jusqu'à l'autisme, et qu'au contraire il fait retour au transfert à l'analyse, tel que je l'ai défini, en ne se refusant pas à l'exercice du témoignage, comme prélude à... « penser la psychanalyse ».

Alors je termine sur une première question qui pourrait se poser dans le dispositif selon cette conceptualisation. On pourra demander au témoignage ceci : au maximum, le passant saura-t-il dire quelque chose de la particularité de ce qui a déterminé la fin de son tout amour de la vérité menteuse ? Au minimum, pourra-t-il faire état de façon audible de quelques passes à l'inconscient réel ? Question cruciale pour notre offre puisqu'il n'y a pas de raison de supposer que cette passe minimale implique la longue durée de l'analyse. Il y a quelques raisons de penser que, vous allez reconnaître la citation, comme le courage, elle n'attend pas le nombre des années et que, je termine, si elle est attestée une fois, elle atteste du même coup de ce qui est en question dans la passe, à savoir la capacité du passant quels que soient ses restes d'adhérence fantasmatique et symptomatique, à dire quelque chose du processus.

De son propre cru

Sol Aparicio

Mon propos tient, presque tout entier, dans ce titre où vous aurez reconnu aisément l'expression par laquelle on désigne ce que quelqu'un a lui-même produit ou inventé, le vin de son terroir, si l'on poursuit la métaphore en français. Elle nous met de plain-pied dans la procédure de la passe, dans cet espace où rien

d'autre n'est attendu de celui qui s'y présente pour prendre la parole que ce qui est « de son cru ».

Lacan s'est servi de cette expression en 1974, dans sa note sur le choix des passeurs. L'analyse ne fait qu'utiliser la vérité de la plainte, non par amour de la vérité, mais « au service d'un désir de savoir », remarquait-il, pour relever ensuite cette difficulté dans la procédure de la passe : pour chacun, le savoir ne peut être construit qu' « avec son inconscient ». Lacan évoquait alors ce savoir « trouvé, crû dans son propre (...) ». Je ne rentre pas dans le nerf de ce qu'il soulève au sujet de la fonction de passeur, je retiens simplement cette idée : un savoir-vérité *croît* dans le terroir inconscient du sujet.

C'est sur la part que nous faisons ou que nous devons faire à l'inconscient dans la passe que je souhaite dire quelques mots. (Je m'appuierai sur la relecture d'un certain nombre de textes de Lacan et sur l'expérience, limitée, de trois cartels de la passe auxquels j'ai participé.)

Prendre la parole, ça ne va pas sans *dire*.

(Il est frappant, ceci est une parenthèse, dans un milieu comme le nôtre, « éduqué » à la culture du singulier, de constater combien il est difficile de prendre la parole sans s'appuyer sur les propos d'un aîné - Lacan avait épinglée chez le jeune analyste cette « déférence pour les aînés »¹ qui vous met dans vos petits souliers. Sa proposition de la passe va, entre autres, à l'encontre de ça.)

Prendre la parole, n'est-ce pas justement, ce que l'expérience de l'analyse favorise, ce qu'elle encourage, et même parfois, ce qu'elle apprend ? La règle fondamentale met l'analysant à la tâche d'une parole en prise avec le dire de l'inconscient. Le sujet y est convoqué pour... « s'associer librement aux signifiants de sa traverse »¹⁹.

La traverse, ce n'est pas la grande route avec des panneaux, c'est un petit chemin, non balisé sans doute, mais... plus direct. Lacan retourne la référence habituelle à l'analysant invité à associer librement - et déploie son « sujet supposé savoir » - en faisant apparaître que le sujet n'associe pas. Il doit s'associer, lui, à une chaîne de signifiants qui, pour être sienne, lui vient d'abord de l'Autre. Cette traverse à laquelle le sujet va s'associer, comme ce qui est « crû dans son propre » - vise toujours la culture du singulier dans l'expérience de l'inconscient.

Or, plus le temps passe après le moment de sa passe - puisqu'il y en a un pour chacun - plus le temps passe et plus le recours de l'analyste à la théorie, nécessité par la pratique, l'éloigne du texte de son savoir à lui. Cela contamine le savoir « crû dans son propre ». C'est là une manifestation de l'obstacle que Lacan a pointé : « à se précipiter dans l'expérience, (l'analyste) éprouve, semble-t-il dans la règle, comme une amnésie de son acte. »²⁰ Comme un oubli, donc, de ce moment où il a fait le pas d'engager quelqu'un d'autre dans la tâche analysante. Pas que l'on peut franchir sans trop y penser, mais dont Lacan a montré qu'il s'agit, à chaque fois, d'un acte véritable.

D'où l'importance de ce qu'offre le dispositif de la passe, la possibilité d'un accès à ce savoir sur lequel l'analysant prend appui pour franchir le pas. En mettant en place un tel dispositif, l'École fait aux analysants en passe de devenir analystes, une

¹⁹ Lacan, allocution sur l'enseignement, clôture du congrès de l'EFP, 19 avril 1970, Scilicet 2/3, p396. (A.E., 302)

²⁰ Id., « Discours à l'EFP », ibid., p19.

offre - qui, en un sens, réitère celle de l'analyste -, offre de faire le pas de parler en son nom, de s'engager dans sa voie, avec sa voix.

Dans la *procédure* de la passe que Lacan nous a léguée, il est question de prendre la parole sur ce point précis du parcours analytique qu'est le passage à la pratique, étant entendu que nous considérons avec lui que si la tâche analysante prépare à l'acte analytique – ce que l'ensemble de la communauté des analystes admet –, ce ne peut être que parce que « la fin de (l'analyse) tient à la mise au point d'un désir poussant à (l'acte) »²¹.

Lacan avançait là (dans « Raison d'un échec ») une déduction qui s'impose, mettant ainsi en lumière ce fait resté jusqu'alors opaque : si l'analyse, en elle-même potentiellement indéfinie puisqu'il n'y a pas d'exhaustion possible de l'inconscient, permet néanmoins à un moment donné de s'autoriser comme analyste, c'est qu'un désir, comme tel inarticulable, modifie la position subjective de l'analysant et se traduit en acte. (Cette traduction en acte, voire ce passage à l'acte, est bien sûr le point essentiel.)

« On offre à qui le voudrait, dit Lacan en 1970²², d'en pouvoir témoigner au prix de lui remettre le soin de l'éclairer par la suite. »

L'éclairer par la suite. Quand il nomme un Analyste de l'École, sur la base du témoignage transmis par ses passeurs, le cartel fait donc un pari sur la suite, sur les effets d'après-coup de la passe. C'est un pari fondé sur le désir. Je dirais que le cartel fait son pari en connaissance de cause, sachant que « cette pointe de l'existence (qu'est le pari) »^a est le propre du désir. Comme la surprise est le propre de l'inconscient. Et comme, à l'opposé, l'assurance est le propre du fantasme inentamé qui fait l'assise du moi. En pariant, le cartel de la passe tient compte de la temporalité logique de l'inconscient.

Souvenons-nous de ceci que Lacan affirme en concluant son discours à l'EFP, « le psychanalyste ne veut pas croire à l'inconscient pour se recruter ». C'était, je crois, le constat d'un fait qu'il dénonçait. Car, n'est-ce pas l'expérience de l'inconscient seule qui rend nécessaire l'analyse pour le futur analyste ? Sur quoi d'autre que cette expérience même pourrait-on donc se fonder pour juger de sa qualification ?

La proposition sur la passe - cette procédure dont Lacan a dit qu'elle a pour modèle le trait d'esprit et qu'il a située « au point où il s'avère que l'acte ne réussit jamais si bien qu'à rater », c'est-à-dire là où seul l'inconscient est à l'œuvre, l'encadrant ainsi dans une double référence aux formations de l'inconscient -, la proposition faite à son École, donc, est de s'en tenir à l'inconscient à l'heure de se prononcer au sujet de la qualification d'un analyste.

Il y a chez le psychanalysant une forme d'innocence, un état de grâce. Il peut lui être permis de ne pas savoir ce que suppose l'inconscient. Il est, certes, tenu de bien dire, de « s'y retrouver dans l'inconscient » s'il veut « tirer au clair » ce dont il est sujet²³. Mais il lui est permis d'ignorer quelles sont les conséquences à tirer de l'existence et du fonctionnement de l'inconscient. Ce n'est pas le cas pour le psychanalyste, ni *a fortiori* pour le cartel de la passe.

21 Id., « Raison d'un échec », 1967, Scilicet 1, p47.

22 Cf. seconde partie du « Discours à l'EFP », Scilicet 2/3, p 25.

23 Cf. Télévision

C'est, d'ailleurs, en ce point que nous pouvons situer la distinction qu'établit le surgissement d'un désir de savoir, au service duquel est mis le travail de ceux qui renoncent à s'en faire valoir. (Vous savez que c'est ce que Lacan relève au sujet de ceux qui ont marqué l'histoire des mathématiques, ils travaillaient comme des fous pour résoudre des problèmes, alors que ça ne leur rapportait rien, ni sur le plan social, ni sur le plan matériel²⁴.)

Dans notre champ il s'agit d'un désir de savoir ce que supposent l'existence et le fonctionnement de l'inconscient, non pas sans le savoir inconscient propre à chacun, mais au-delà de lui, en l'ayant réduit à ce dont il est possible de se séparer. Peut-être pourrions-nous dire que ce qu'il en reste d'utile, d'utilisable, ce n'est que la part de savoir qui « passe en acte »²⁵. J'ai parlé d'un savoir qui se traduit en acte. Lacan nous dit : « La vérité peut ne pas convaincre, le savoir passe en acte. » (C'est par la voie de l'acte, et pas nécessairement de la vérité, que cela se transmet.)

Il arrive que l'on rie dans les cartels de la passe. Il arrive qu'un rire vienne surprendre soit les passeurs et les membres du cartel au cours des témoignages, soit les membres du cartel au cours de leurs échanges ultérieurs. Ce rire qui surprend, imprévu du passant, bien sûr, comme il est inattendu du cartel, rend la chose, cette chose sérieuse, soudain allègre. Comment rendre compte de ce petit phénomène ? Qu'en dire ? Au moins ceci, que Lacan a relevé au sujet du mot d'esprit, c'est que nous y sommes « joués par le dire » et que, quand on est joué par le dire, « le rire éclate »²⁶. Ce rire n'est pas rien, il nous indique que nous sommes en présence du dire de l'inconscient, en présence de quelque chose que le passant, lui, a « crû dans son propre ».

Si, tel l'auditeur d'un bon mot, le cartel rit, on peut penser que la lettre (du passant) est arrivée à destination. Quant au contenu de la lettre, je ne suis pas sûre qu'il revienne au cartel de l'élaborer. Contrairement à ce que j'avais pensé au départ, lors de ma participation à ces cartels nécessairement éphémères en raison de leur mode de constitution, je ne crois pas qu'il faille forcément s'appesantir sur le travail d'élaboration de chaque témoignage – on prend le temps nécessaire pour délibérer et une fois la décision prise, c'est à celui qui est « passé » de reprendre le flambeau. C'est de l'Analyste de l'École que l'on attendra une élaboration des suites de son témoignage. Le cartel a rempli sa fonction de « sélecteur » et peut se dissoudre.

Et le « travail de doctrine » que Lacan en attendait en 1967 ? J'aurais du mal à dire où nous en sommes, tout en reconnaissant que beaucoup a été fait, avant et ailleurs. La question pour nous aujourd'hui est, je crois, de savoir si ceux qui veulent poursuivre la réflexion sur l'expérience de la passe peuvent le faire avec d'autres y ayant également participé - mais cette fois détachés du particulier des témoignages. Tout comme ceux qui sont « passés » sauront, peut-être, se déprendre de ce qui a fait leur cas pour se tourner vers d'autres.

Je réalise, en formulant cela, que le présupposé en est l'existence d'une communauté d'expérience et de travail (autrement dit, d'École).

24 V. *Séminaire « Les non-dupes errent »*, séance du 9 avril 1974 (inédit).

25 Cf. l'allocation sur l'enseignement, déjà citée. « La vérité peut ne pas convaincre, le savoir passe en acte. »

26 V. « La psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », 18 décembre 67.

Expérience du passeur

Lola Lopez

« D'où pourrait donc être attendu un témoignage juste sur celui qui franchit cette passe, sinon d'un autre qui, comme lui, l'est encore, cette passe. »²⁷

Je commence cette brève intervention en reprenant cette citation de Lacan qui vise directement ce qu'est et ce qu'on attend d'un passeur. Ce paragraphe de la proposition du 9 octobre 1967, que j'avais tellement lue et discutée avec mes collègues lors des rencontres épistémiques de la EPFCL-FOE, a pris pour moi une nouvelle signification à partir du moment où la passante m'a fait savoir qu'elle venait de sortir mon nom du chapeau pour que je devienne son passeur.

Du moment où mon analyste m'a annoncé ma désignation comme passeur, j'ai pu travailler dans mon analyse l'émouvant de cette annonce et penser ce qu'elle pouvait signifier pour moi. Il n'y avait plus de retour en arrière, il était fini le temps de la demande et des idéaux, je n'avais pas d'autre choix que de faire face au savoir que sans m'en apercevoir j'avais appris dans mon analyse. Je ne peux pas dire que la désignation était quelque chose d'inespéré puisque elle a mis en valeur ce qui existait déjà : un vif intérêt pour la passe depuis bien longtemps, mais elle se nouait à la crainte de ce que pouvait arriver, à la crainte de la responsabilité implicite.

Depuis le début, la rencontre avec les textes institutionnels de Lacan, surtout celui de la proposition du 9 octobre, et l'écoute des autres analystes qui transmettaient leur expérience dans le dispositif de la passe (à l'époque c'était L'école européenne de Psychanalyse), a provoqué en moi une curiosité pour la passe. Cela me semblait un pari risqué et énigmatique, de l'ordre de l'impossible. Maintenant je peux dire qu'il s'agit de se confronter à l'impossible, l'impossible à dire, le réel de la jouissance à la fin d'une analyse pour obtenir un peu de savoir sur ça, transmissible, convertible dans un savoir collectif sur ce qui fait un analyste. C'est quelque chose qu'il me paraît important pour soutenir l'école de Lacan, pour que celle-ci « puisse garantir le rapport de l'analyste avec la formation qu'elle dispense », comme le dit Lacan dans la proposition.

L'appel de la passante a eu un premier effet de trouble, suivi d'un enthousiasme prudent et l'acceptation décidée à participer à l'expérience de passeur dans le dispositif de la passe, l'expérience de l'école. Enthousiasme prudent puisqu'il ne me laissait pas indifférente quant à la responsabilité et à l'engagement passé avec l'école en consentant à réaliser la fonction de passeur.

L'angoisse ne se fit pas attendre, émergée du Réel comme signal devant le désir de l'autre. Mon analyse m'a permis d'y faire face et de cerner quelque chose d'un « vouloir » ce qui était désiré.

27 J. Lacan : Proposition du 9 octobre 1967. In Autres Ecrits, p. 255

Le passeur est l'élément charnière du dispositif de la passe. Il a une fonction de médiation entre le passant et le cartel de la passe. C'est celui qui, par la transmission de son écoute, fait passer les points cruciaux du témoignage du passant ; de quelqu'un qui grâce à un désir intime souhaite que d'autres vérifient qu'il y a de l'analyste, qu'il y a du désir de l'analyste, en rendant compte de son parcours analytique, de l'expérience de son analyse.

Je me suis trouvée, sans l'avoir demandé, dans le dispositif de la passe, incarnant la fonction de faire passer le témoignage d'un autre, autre qui avait déjà pris la décision de faire la passe, la décision de l'acte... C'était l'heure de vérité et il n'y avait aucune garantie. Ce manque de garantie a précipité dans un temps pour comprendre ce que j'avais commencé à préciser dans le dernier temps de mon analyse : qu'il n'existe pas l'Autre de l'Autre, que le manque touche à l'être, entrevoir l'artifice défensif du fantasme et la chute de l'objet, laissant à découvert un vide. Moment de deuil qui paradoxalement était apparenté à une diminution de la souffrance, un rapport à la jouissance différente.

Le passeur se trouve dans un moment qu'on peut qualifier de véritable, dans lequel il accepte de ne pas méconnaître le savoir acquis dans son parcours analytique. Mais tout ça sous transfert, il manque la solution d'une impasse : la réalisation de l'acte en dehors du transfert, en dehors du rapport au sujet supposé savoir. Se confronter au désêtre de l'analyste, la destitution subjective comme résultat de sa division. Il s'agit d'un temps à venir.

La rencontre avec le passant :

La rencontre avec le passant est le moment le plus émouvant et agalmatique de l'expérience. C'est une expérience nouvelle, inconnue, sur laquelle le passeur ne connaît rien jusqu'au moment même de sa production. Il n'y a rien non plus pour le guider dans la réalisation de sa fonction puisque toute expérience est singulière, elle n'est jamais pareille à une autre, et il sait grâce à l'analyse qu'il n'y a pas d'identification possible. Il ne sait rien du témoignage que le passant va lui transmettre, mais il attend que l'écoute lui donne quelque chose à savoir. Le passant dit au passeur l'intime de son expérience d'analyse hors du cadre du transfert, dans un effort de dire dans un temps court un parcours analytique de plusieurs années.

En 1973, Lacan disait que dans le dispositif de la passe le passeur n'est pas dans la position de l'analyste, et on attend de lui un important travail psychique qui consiste en « un témoignage, la transmission d'une expérience ».

Ne pas occuper la position de l'analyste permet un courant de confiance et de solidarité dans le couple passant-passeur. Tous deux sont dans la position analysante, l'un, le passant, qui « s'autorise de lui-même », et l'autre, le passeur, qui se trouve dans un moment très proche de celui du passant, au seuil d'un franchissement. En revanche, malgré le courant de confiance, la fonction du passeur exige que celui-ci se garde de ne pas pervertir le dispositif avec son propre fantasme.

Au fur et à mesure des rencontres et du dépliement par le passant des différentes étapes de son parcours analytique dans la construction de son témoignage, l'écoute est devenue attentive et décontractée, permettant des interventions avec des interrogations sur certains des énoncés pas très clairs ou en demandant de revenir sur certaines données de son histoire.

Dans les dits du passant, le passeur reconnaît des bouts de vérité qui viennent résonner et il l'éprouve sans penser. Ce point me paraît important puisqu'il ne s'agit pas d'un calcul, ni d'une préméditation ; sans penser, il se positionne, comme Lacan le dit, comme « plaque sensible » de la parole du passant, ça veut dire qu'il s'offre à être traversé par le témoignage du passant, à se laisser imprimer par les points majeurs, par ce qui importe.

Il tiendra compte de l'aspect particulier du témoignage, du fait que le parcours de sa propre expérience n'est pas le même que celui du passant et il pourra vérifier l'importance de cette différence, puisque c'est la différence qui fait exister l'inconscient, le sujet de l'inconscient. Dans une position ouverte et sensible, le passeur écoutera ce qui en lui résonne comme vrai et qui sans être la même chose, lui permet de reconnaître la même substance inconsciente.

C'est le rapport du passeur à son inconscient qui conditionne sa sensibilité, comme le dit Lacan en 1974, dans la Note sur la désignation des passeurs : « Un risque : que ce savoir là, il devra le construire avec son inconscient, c'est-à-dire le savoir qu'il a rencontré, cultivé en lui-même et qui probablement ne convient pas au repérage des autres savoirs ».

La transmission au cartel de la passe :

La transmission du témoignage au cartel a produit, d'emblée un effet d'éclairage.

Après avoir écouté le témoignage de la passante, j'avais relu mes notes à plusieurs reprises pour faire une sélection du matériel et transmettre le témoignage, recueilli lors de trois rencontres, en cherchant les éléments à vérifier à la lumière des concepts théoriques.

Mais en face du cartel de la passe, après le temps d'écoute de la passante, temps nécessaire, ni trop court pour pouvoir penser le témoignage, ni trop long, pour éviter le risque de dissipation de la fraîcheur de ce qui était récent, la transmission s'est produit de manière fluide, spontanée, inédite. Sans me sentir trop attachée aux notes que je portais sur moi, la parole a émergée de telle manière que dans le récit... certains dits sont devenus opaques tandis que d'autres ont pris de l'importance. La réflexion et la sélection du matériel sont restées comme un rideau de fond au moment de la transmission.

Le passeur est quelqu'un qui désire savoir et son expérience dans le dispositif de la passe ouvre, non seulement à un nouveau rapport au savoir, mais aussi à l'acquisition d'« un peu » d'un nouveau savoir, et implique en même temps, la découverte d'une limite et la vérification de l'inexistence du tout savoir. Il s'établit une double dimension dans le rapport au savoir : au savoir qui existe dans l'inconscient et au savoir qu'on ne peut pas transmettre.

Ce qui a été extrait du témoignage du passant s'articule au savoir acquis dans la propre analyse du passeur. Il ne s'agit pas seulement d'un simple messenger, de transférer d'un point à un autre un texte littéral qu'un autre lui a donné à porter, le témoignage du passeur doit permettre que quelque chose passe pour que le cartel puisse prendre une décision.

Des acquis de savoir sur la manière dont le passant, dans les différentes séquences de son analyse, est arrivé à un savoir de ses réussites, de ses pertes, de moments de deuil, de son rapport à la castration et la jouissance, de la traversée du fantasme, et à la séparation d'avec l'analyste. Au-delà du fait que le passant soit ou non nommé, Lacan signale dans « La note aux italiens » de 1974 qu'« il appartient au passeur de ne pas laisser la chose incertaine ». Il est à la charge du passeur que, par sa transmission, le cartel puisse élaborer un peu plus sur le réel en jeu.

Pour finir je vous propose de revenir sur une citation de Lacan dans la proposition, à propos du passeur, « à savoir en qui est présent à ce moment le désêtre où son psychanalyste garde l'essence de ce qui lui est passé comme un deuil ».

Le deuil et la séparation, la séparation d'avec l'analyste est, à mon sens, un point important à cerner et à vérifier dans le témoignage ; c'est le préambule au désir de l'analyste.

Lacan dans le même texte dit très clairement que la sortie de l'analyse, le virage du psychanalysant au psychanalyste participe de la position dépressive.

On sait que tout deuil implique un temps, le temps dont le sujet a besoin pour se séparer d'un objet et investir libidinalement un autre objet. Au moment de la passe, moment de désêtre, de destitution subjective, il s'agit de rendre compte de la manière d'investir un objet qui n'est plus une agalma, mais qui est devenu un déchet.

C'est le deuil nécessaire pour assumer la séparation de l'analyste et se confronter à l'acte analytique en occupant la place de cet objet, objet *a*, cause de désir pour d'autres, place de l'analyste. C'est un moment, un état très proche entre le passant et le passeur. Le passeur se trouve dans un temps antérieur : il n'a pas encore résolu son deuil, et il n'est pas dans la dimension de l'acte, il est dans un moment proche de sa gestation.

Ce virage, le virage du psychanalysant au psychanalyste s'inscrit dans la dimension de l'acte, moment dont l'acte s'institue dans l'analysant, et qui prend son importance, pas tellement à cause des effets qui se vérifient seulement dans l'après coup, mais plutôt parce que c'est par l'acte, que lui, l'analysant dans ce temps de passage s'institue en tant qu'analyste. Ce passage, de par sa singularité, est seulement vérifiable par quelqu'un qui est proche de s'autoriser comme analyste. C'est ainsi que j'entends ce que Lacan dit en 1974 dans la « note sur le choix des passeurs »... « Il faut un passeur pour écouter cela... »

Avec la création du dispositif de la passe, Lacan vise la captation de cet acte « dans le moment où il survient », comme il l'indique dans le discours à l'EFP. Ce qu'il demande à ceux qui participent de cette expérience est de tenter de cerner

comment s'est produit ce nouveau sujet, la nouveauté, le nouveau qui produit l'acte, puisque ça implique un avant et un après, occasionnant l'avènement d'un sujet destitué, un sujet nouveau.

L'expérience du passeur n'est pas sans conséquences pour le sujet, qui ne peut plus ignorer ce qui est arrivé lors de celle-ci, puisqu'elle suppose d'approcher la limite d'un passage, d'un franchissement, qui parfois produit du vertige et de l'angoisse, mais il sait qu'il peut s'accrocher à la balustrade du désir. Il lui appartient de passer de l'autre côté, de prendre à sa charge la décision de l'acte ou de reculer face à lui.

Aucune expérience n'est pareille à une autre. Toute expérience est singulière. Mon expérience de passeur, en plus d'ouvrir un nouveau temps de mon analyse, a eu comme effet de convertir l'acte de se présenter à la passe, qui avant de participer au dispositif relevait de l'ordre de l'impossible, en quelque chose de possible pour moi.

Traduction Carlos Guevarra

La passe sans la fin

Patrick Barillot

Ce titre de « la passe sans la fin » je l'ai emprunté à un collègue d'Amérique latine dans une longue et intéressante discussion dont sont issues les réflexions qui vont suivre, collègue qui défendait cependant un point de vue inverse au mien à savoir que la passe précipite la fin, pas de passe sans fin. Ce faisant, avec ce titre j'ai fait ce qu'il ne fallait pas en donnant d'emblée la thèse à défendre de la disjonction du virage de passe, du moment de passe d'avec la fin de l'analyse. C'est-à-dire qu'il faut compter ces temps de l'analyse comme deux et ne pas les superposer. Sur cette thèse beaucoup de choses ont été déjà dites et même si elle reste encore controversée, il n'y a pas d'unanimité sur la question, loin s'en faut, je ne la développerai pas. Il est certain que Lacan distinguait ces deux temps. Il s'est exprimé plusieurs fois sur ce thème et je vous renvoie à « La proposition de 67 sur le psychanalyste de l'Ecole » et à L'Étourdit.

Ce qui m'arrête aujourd'hui est un autre aspect de la problématique de la temporalité de la passe, intimement lié à celui de la séparation d'avec la fin, qui concerne le moment propice au témoignage. Là je fais une hypothèse, qui est celle que je voudrais débattre, qu'il y aurait un moment plus propice au témoignage de passe par rapport à la temporalité de la cure et particulièrement par rapport à sa fin. Vous voyez que cette hypothèse suppose de bien distinguer les deux temps de la passe et de la fin. Cela revient à se demander s'il y a un temps plus favorable qu'un autre pour se lancer dans le dispositif. C'est au cœur de notre journée, quand faut-il y aller ?

Avant de défendre ce point de vue, précisons que pour le développer je m'appuie sur mon expérience personnelle de la passe en tant que passant nommé AE et sur des textes de Lacan portant sur ces différentes questions.

Dans mon expérience personnelle la décision de se soumettre au dispositif de la passe fut prise en cours d'analyse et la nomination arriva aussi en cours d'analyse avec ce petit commentaire du cartel que « la passe n'est pas la fin ». Evidemment cette assertion venait éclairer mes tourments du moment sur la fin de l'analyse et de son lien avec une nomination comme AE ou pas de nomination. Une nomination devait-elle précipiter une fin d'analyse ? Telle était la question à laquelle le cartel venait d'apporter sa réponse, par la négative marquant bien cette disjonction des deux temps.

Revenons à la question du choix du moment pour se présenter à la passe, de l'opportunité de cette décision.

Depuis que la passe existe dans notre Ecole nous faisons le constat que les demandes émanent pour l'essentiel de personnes déjà engagées dans une pratique analytique et pour nombre d'entre elles leur analyse est terminée. Cet état de fait comment l'interpréter ? Il est certain que le discours passé et actuel sur la passe n'incite pas ceux qui n'en ont pas encore fini avec leur analyse, ceux qui ne pratiquent pas encore – c'est-à-dire ceux qui ne sont pas engagés dans l'acte analytique – à se jeter à l'eau. Il y a peut être d'autres facteurs à cela mais si nous pouvions avancer sur la question de savoir si l'analyse non encore finie est un moment opportun pour la passe nous pourrions amener ceux qui n'osent pas à franchir le pas.

Est-il propice de se risquer à témoigner avant la fin ? Je crois que oui et il me semble que c'est ce que Lacan attendait des analysants : à savoir qu'ils témoignent du virage de passe en cours d'analyse et même avant de passer à la pratique analytique, à l'analyste praticien.

Pour qui n'a pas connu l'époque initiale d'instauration de la passe dans l'Ecole de Lacan, ni les débats qui ont entouré sa mise en œuvre et ses différentes péripéties, à celui-là ne reste que les textes de Lacan pour s'orienter sur la question, ce que je vais faire.

Dans son préambule à cette journée, Colette Soler nous dit que « Lacan avait espéré des passants encore dans le moment de résolution de leur analyse, et saisis avant qu'ils ne se précipitent dans la pratique, comme il a pu s'exprimer à l'occasion ».

Ainsi située, on ne peut pas faire de la passe un instrument de validation de l'acte analytique et encore moins un procédé sanctionnant la fin d'analyse.

Reste à définir ce que la passe consacre, dans l'esprit de Lacan.

Cette idée de Lacan sur la passe n'est pas courante et jusqu'à ce que je tombe sur une de ces occasions, elle ne m'était pas familière. J'ai déjà cité brièvement cette référence dans le texte publié dans Wunsch 5 et si je la reprends aujourd'hui c'est parce que je me suis aperçu, à partir de discussions avec des collègues, qu'elle pouvait se lire dans des sens radicalement divergents. Le collègue d'Amérique latine m'a opposé une thèse inverse à celle que je vous propose et conclut que je forçais la lecture de ce paragraphe afin d'étayer ma position.

Vous trouverez cette référence dans l'introduction au Séminaire RSI en date du 19 novembre 74.

Lacan y fait état de ses soucis pour son Ecole et dit ensuite, je le cite « trouver étrange, étrange au sens proprement freudien, unheimlich, étrange que ce soit de certains qui ne se trouvent pas à proprement parler encore s'autoriser de l'analyse, mais qui en sont sur le chemin, que vienne cette résistance à ce pourquoi je les stimule ; je les stimule en somme de rendre effective, effective quoi ? Dans un témoignage qu'ils apporteraient du point où ils en sont, de rendre effective cette passe par quoi en somme ce dont il s'agit c'est que chacun apporte sa pierre au discours analytique en témoignant de comment on y entre ».

Ce passage soulève plusieurs questions, la principale pour ce qui nous occupe aujourd'hui est de déterminer qui sont ces «certains qui ne s'autorisent pas de l'analyse» et qui résistent à l'incitation de Lacan de se proposer à la passe. Pour ma part il ne fait aucun doute que Lacan désigne ici les analysants qui ne se sont pas encore engagés dans une pratique analytique, mais qui comptent bien le faire, qui en sont sur le chemin comme il le dit. Faire de ces certains non pas des analysants mais des analysés, produits d'une analyse finie, qui ne se seraient pas encore autorisés à témoigner de leur passe, renverse totalement la perspective.

Dans le premier cas, ceux que Lacan dit stimuler à témoigner de leur passe, sont des sujets en cours d'analyse dont le virage de passe est récent, actuel pourrait-on dire et qui ne se sont pas encore engagés dans l'acte analytique. Cette lecture d'ailleurs s'accorde avec la définition que Lacan donne de l'AE dans sa proposition de 67 « d'être de ceux qui peuvent témoigner des problèmes cruciaux aux points vifs où ils en sont pour l'analyse, spécialement en tant qu'eux-mêmes sont à la tâche ou du moins sur la brèche de les résoudre. » Indication claire que ce sont des analysants puisqu'à la tâche ou sur la brèche de résoudre les problèmes cruciaux de l'analyse.

Avec le second mode de lecture il s'agit de sujets qui en ont fini avec leur analyse et qui peuvent déjà pratiquer.

Selon les modes de lecture, l'attente de la communauté d'Ecole et des cartels de la passe vis-à-vis des passants change radicalement avec les effets induits sur les demandes de passe.

Pour schématiser : soit on incite d'un côté les analysants, ceux qui y pensent mais n'osent pas, soit les analysés qui y penseraient depuis longtemps mais qui ne se seraient pas autorisés à franchir le pas.

Il ne s'agit pas d'opposer les analysants aux analysés mais de déplacer le curseur de l'offre, de le recentrer en direction des premiers.

Si on pouvait procéder ainsi, cela redonnerait à la passe ses vertus premières, c'est-à-dire « d'approcher ce qui dans une analyse rend l'acte analytique possible » pour reprendre le texte de présentation à cette journée. Ainsi définie, ce que vise la passe, à savoir les conditions de possibilité de l'acte analytique, se repose la question de ce qu'elle sanctionne, puisqu'à suivre cette voie ce n'est ni l'acte ni l'analyse finie.

Lacan dans cette référence nous donne une réponse quand il dit que le témoignage de passe est la petite pierre que chacun apporte au discours analytique en témoignant de comment on y entre. A suivre cette indication on en déduit que ce n'est pas l'acte analytique, ni la fin de l'analyse que la passe vient authentifier mais l'entrée dans le discours analytique.

Il y aurait certainement beaucoup à développer sur ce que signifie l'entrée dans le discours analytique, on pourrait en faire un titre pour des journées. Je vais juste faire deux remarques à ce propos en guise d'ouverture à la discussion. Une première sur les conditions de l'entrée dans ce discours et l'autre sur les implications de ce changement de discours. Y entrer nécessite une opération sur l'objet *a* et suppose de le placer en position d'agent, en place de commandement, ce qui est une condition pour pouvoir ensuite supporter l'acte analytique.

La deuxième remarque porte sur une conséquence de cette entrée du déplacement de petit *a*, conséquence qui porte sur la vérité. Je ne ferai que l'évoquer, m'inspirant en cela des indications que Lacan donne dans son séminaire *Encore*²⁸ sur cette question de la vérité et de l'entrée dans le discours analytique à propos du christianisme. Je fais l'hypothèse que ce qu'il en dit est extrapolable à la cure analytique.

C'est un passage où il explique que jouer de la dimension de la vérité, c'est toujours repousser la réalité dans le fantasme et que pour minorer cette vérité, comme elle le mérite précise-t-il, il faut être entré dans le discours analytique. Car ajoute-t-il « ce que le discours analytique déloge met la vérité à sa place », la vérité est réduite mais non ébranlée.

Cette remarque étant faite pour établir un joint entre la passe comme authentifiant l'entrée dans le discours analytique et cette « vérité menteuse » présente dans l'exergue au texte de présentation de cette journée²⁹, une question subsiste : peut-on obtenir que la passe consacre d'une analyse qu'elle ait rendu l'analysant apte à l'acte analytique qui viendra ensuite ?

Pas facile semble-t-il au vu de l'histoire passée, pour la suite on verra.

Le temps, du passeur au passant

Luís Izcovich

Le titre de cette journée qui interprète l'état d'un discours dans la communauté analytique est aussi à son tour une invitation à interpréter l'interprète. Je tente de poursuivre dans la voie que Lacan a ouverte et qu'il avait désignée dans « La psychanalyse, raison d'un échec », deux mois après sa proposition sur le psychanalyste de l'Ecole, comme la « subjectivité dominante dans les sociétés de psychanalyse ». Il dénonce alors, trente ans après son autorisation comme analyste, le mystère concernant le jugement portant sur l'accession au titre d'analyste. Il me semble crucial, pour ceux qui font le choix de l'option lacanienne, pour ceux qui se posent la question de savoir à quelle l'institution analytique ils veulent appartenir, et surtout pour nous-mêmes qui avons fait le choix de créer une Ecole de psychanalyse dénonçant les dérives de la passe dans l'Ecole précédente, d'interroger sur ce qui fait notre propre « subjectivité dominante ». Je ne serai pas exhaustif et je me limite ici à un point : l'usage de la passe. Et ce point, je vais le résumer en une seule question qui est celle-ci : l'état du discours envers le dispositif de la passe, voire l'état de la demande, son nombre et de qui elles

²⁸ *Encore*, leçon du 8/05/73, p. 98

²⁹ Cette passe, « je l'ai laissée à la disposition de ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse. »

proviennent, autrement dit les candidats à la passe, n'est-il pas une réponse au désir propre d'une Ecole à l'égard de la passe ? Je parle ici de notre Ecole. L'interprète se transforme en interprété et cela confirme la thèse qui pose que le désir est toujours le désir de l'Autre. La formule « la passe j'y pense mais », si elle s'applique si bien à un certain nombre de candidats potentiels à l'expérience, elle s'applique aussi bien à notre position concernant la place que nous avons réservé à la passe jusqu'ici. Et c'est parce que je réponds à ma question par l'affirmative, qu'il me paraît important d'indiquer à quelle place nous avons mis la passe et ce que j'attends de celle-ci. C'est en effet dans le joint entre ce que nous pouvons espérer et ce que nous soutenons comme discours effectif que se joue à mon avis l'avenir, pas seulement de notre Ecole, mais de la psychanalyse tout court.

Sans prétention d'exhaustivité, on peut poser que la passe n'a pas été au centre de notre Ecole. Il y a plusieurs raisons à cela. J'en évoque deux qui me paraissent déterminantes. Notre Ecole se fonde comme contre expérience par rapport à une dérive concernant un usage de la passe à des finalités institutionnelles plutôt que de servir la psychanalyse. A l'expansion de l'acte analytique, selon les termes de Lacan, s'est substituée l'idée d'une expansion de l'institution et la passe a été un moyen. Ceci justifie une certaine prudence à l'égard de l'expérience de la passe. Notons qu'à l'égard d'une prime à l'allégeance, critère de nomination dans l'ancienne Ecole, notre choix n'a pas été l'abandon du dispositif comme ça été le choix de certaines institutions lacaniennes. Nous n'avons pas fait non plus le choix de la passe sans la nomination comme c'est le cas d'autres institutions, où ce qui a prévalu est un compromis mou qui vise à éviter l'imaginaire du nom mais qui éternise le nom de ceux qui sont déjà connus. Je peux soutenir donc, que nous avons résisté à maintenir la passe et selon la conception de la *Proposition sur l'analyste de l'Ecole* à savoir : une passe avec nomination et à l'intérieur d'une Ecole, donc le dispositif connecté à une communauté d'Ecole précise. Je mets cette résistance à notre actif car sans elle, on ne serait pas à nous poser la question d'aujourd'hui. C'est le versant positif de la résistance par rapport aux sirènes qui crient à l'échec de l'expérience, et à la tentation de s'isoler dans le confort qui guette chacun quant à rester hors institution. Notre postulat sur la passe se soutient d'un implicite : le discours analytique ne se soutient pas d'un seul. Est-ce pour autant qu'on a mis la passe à sa juste place et quelle serait-elle ?

Il me semble que nous sommes à un tournant, et ce qui jusque-là pouvait être de la sagesse par rapport au passé, risquerait de devenir une crainte des effets de la passe où la prudence ne peut pas être le seul guide de l'expérience. Remarquons déjà une thèse essentielle, soutenue par notre Ecole et qui pose la disjonction entre passe et fin d'analyse. Les effets de cette conception décisive s'amortissent néanmoins si cela ne se traduit pas en effets pratiques. C'est la raison qui m'a fait choisir la question du temps, du passeur au passant et de soutenir qu'est-ce qu'on peut espérer de cette disjonction. C'est d'ailleurs pourquoi Lacan n'a pas mis la passe en connexion avec un parcours mais avec un moment logique, précis, celui de l'acte désigné par lui comme un moment électif.

Ce temps logique marqué par la hâte d'une conclusion, ne concerne pas la hâte de conclure l'expérience de l'analyse mais celle de prendre la place de l'analyste pour d'autres.

Pour parer à l'oubli, qui porte sur ce que la décision de se faire cause de désir pour l'autre et qui irrémédiablement s'installe chez l'analyste, Lacan est explicite : « il s'agit de s'intéresser à la passe où l'acte se saisit dans le temps qu'il se produit ».

La proposition est claire, il y a une amnésie de structure concernant l'autorisation de devenir analyste, et c'est pourquoi l'espoir pour l'avenir de l'analyse ne passe pas par la création de procédés prolongeant la formation. Mais comme Lacan l'avait posé, l'espoir provient de saisir le rapport à l'acte avant que l'analyse se précipite dans l'expérience. C'est ce qui fonde la structure du dispositif sur le témoignage qui passe via le passeur.

La structure du dispositif de la passe incluant un tiers entre le candidat et le jury, à savoir le passeur, part d'une raison fondamentale : on ne s'adresse pas de la même manière à un interlocuteur qui est en position asymétrique que s'il est en position de pair. Il existe en effet à l'IPA un dispositif permettant d'accueillir le témoignage de l'expérience qu'implique la rencontre disons directe entre le candidat et un évaluateur. Par exemple, pour être admis à une analyse didactique, le candidat rend compte devant un ou deux membres de l'institution de sa psychanalyse thérapeutique. Le témoignage de sa propre expérience constitue un point de rapprochement avec le dispositif de la passe. Les similitudes s'arrêtent là car Lacan, avec l'invention du dispositif de la passe, introduit une nouveauté dans le témoignage analytique. Ceci n'implique pas tant l'idée d'un intermédiaire entre le candidat et l'évaluateur mais l'idée d'un bénéfice probable à obtenir quand on s'adresse à supposé être à un moment dans l'expérience de l'analyse qui ne diffère pas trop du moment dans lequel se trouve le passant au moment de la passe.

Autrement dit, le passeur n'est pas en position de grand Autre du passant, il n'est pas à un moment où il est pris par l'effet d'opacité du temps sur l'acte puisqu'il est en en deçà, il n'est pas supposé être non plus en position de semblable qui comprend le passant, mais à une place où les effets d'interférence imaginaire sont réduits au minimum. Notons donc que l'efficace de l'expérience réside sur un couple : le passant et le passeur. La question est que dès qu'on introduit le passeur, on implique l'ensemble de l'Ecole. Car ses passeurs sont désignés par des A.M.E et les A.M.E sont désignés par la Commission de la garantie. Encore une raison de plus pour soutenir qu'une passe est passée à l'intérieur d'une communauté d'Ecole précise. Or, constatons que la question de la désignation des passeurs est soulevée, de façon récurrente, dans notre Ecole, et dans d'autres d'ailleurs, avec la difficulté d'établir de critères. Cela répond sans doute à des raisons de structure. Les raisons analytiques pour désigner un passeur peuvent varier selon le cas. Néanmoins et c'est là le point qui justifie mon exposé, il y a deux faits cliniques majeurs qui doivent attirer notre attention.

Premièrement, souvent les passeurs sont désignés, au moins en France, à un moment qui n'est pas très loin du début de leur pratique comme analyste. Quand je dis que ce n'est pas loin c'est soit parce que la désignation précède de peu ou ne vient pas longtemps après l'autorisation comme analyste. Parfois, s'il s'agit de quelqu'un d'installé dans la pratique, la désignation intervient à un moment où l'on repère un changement quant à sa position dans la pratique. J'insiste, ce ne sont pas de critères mais un constat qui ne rend pas compte de l'ensemble des désignations mais d'un grand nombre. Il y a donc un moment clinique, celui de la désignation du passeur qui traduit souvent les effets repères dans l'analyse concernant l'autorisation du passant comme analyste.

Deuxièmement, le moment où un candidat se présente à la passe est plus variable : certains et c'est plus rare, le font au moment où ils s'autorisent comme analystes, et d'autres, le plus souvent, quand on considère que l'analyse est venu à son terme.

Notons donc que cela a une incidence majeure sur la passe. Car dans un cas, si le passant n'est pas loin du moment de son autorisation comme analyste, cela permet de constituer un couple, comme Lacan le souhaitait, à savoir le passeur et le passant comme proche d'un couple symétrique. Ainsi si le passeur « est la passe », suivant la formulation de Lacan, le passant est supposé l'élucider soit produire l'élaboration qui marque un écart par rapport à ce qui encore n'est pas dénoué chez le passeur. Dans l'autre cas, si le moment de l'autorisation est loin derrière, cela veut dire que nous participons à la fabrication d'un dispositif qui est inverse à celui de l'IPA mais pas moins problématique. Ce que j'appelle inverse, ce serait une dissymétrie qui passe par le fait que le passant se présente au dispositif pour rendre compte non pas d'un moment électif d'un parcours mais du cumul de son expérience comme analyste. Bien sûr que rien n'objecte à ce que quelqu'un puisse se présenter à la passe longtemps après son autorisation comme analyste. Mais on ne comprend pas quel serait le bénéfice pour lui ou pour la psychanalyse. Ceci permet de soutenir que se fonde le dispositif n'est pas de dresser constat sur l'expérience prouvée, pour cela existe le titre d'A.M.E., mais ce qui fonde l'expérience est le pari de l'analyste à venir. Et le terme de pari est légitime car de même que l'acte qui dépend de ses suites, le désir ne s'évalue pas qu'après-coup. Dès lors, toute la question est : voulons-nous d'un dispositif qui garantisse un désir ou qu'il garantisse l'acte? Si tel est le cas, il nous reste à promouvoir dans notre discours que les candidats à la passe soient ceux qui puissent témoigner du *Nec plus ultra* de l'expérience, sachant que la garantie sur le désir est impossible. Je crois donc que cela a juste un intérêt relatif qui est celui de confirmer par une nomination ce que le candidat par son parcours a sans doute réussi à faire passer autrement : par ses travaux, ou par les effets analytiques sur ses analysants par exemple.

Je crois que le bénéfice essentiel du dispositif tient à ce que l'écart temporel entre le passeur et le passant, bien que non mesurable doit répondre à une logique temporelle où la disparité subjective à l'égard du moment de l'acte doit être -dans la mesure du possible - réduite. Cette logique temporelle est ainsi introduite par la désignation du passeur, et bien que rien ne l'oblige à son tour de se présenter au dispositif, il serait logique que dans un temps pas trop éloigné il puisse conclure ce moment en devenant passant.

Je conclus. Nous avons désormais un choix à faire, historique, qui est de compter sur l'analyste à venir et prendre au sérieux la proposition de Lacan concernant le non-analyste, c'est-à-dire celui qui ne l'est pas encore, comme garant de la psychanalyse. Autrement, nous ne ferons pas autre chose que de faire une politique de la passe pour maintenir ce que Lacan a appelé « l'état délirant de déférence pour les aînés ».

Décisions

Patricia Muñoz

« ...l'analyste, s'il se vanne du rebut que j'ai dit [...] c'est en quoi il doit avoir cerné la cause de son horreur, de sa propre, à lui, détachée de celle de tous, horreur de savoir... »³⁰

30 Jacques Lacan.- Autres *Ecrits*. « La note italienne ». Paris, Ed. du Seuil. 2001. p.309

Nous savons que la passe est un dispositif que Lacan offre à son Ecole trois années après sa fondation ; sa fonction principale est d'élucider ce moment de passage de l'analysant à l'analyste. Ce dispositif est au cœur de notre Ecole de Psychanalyse du Champ Lacanien et reste essentielle pour le maintien et l'enseignement de la psychanalyse.

Dans la proposition de Lacan du 9 octobre, nous trouvons que le principe qui régit l'Ecole est que l'analyste s'autorise de lui-même, mais ceci n'exclut aucunement que l'Ecole garantisse qu'un psychanalyste surgit de sa formation ; il y est dit qu'il peut et qu'il doit. Et l'analyste peut vouloir cette garantie.

Mais avant que n'arrive le moment de la passe, il est indispensable de faire une analyse et, dans l'analyse, le début et la fin sont des moments où la décision du sujet est engagée ; ce sont des moments de séparation. Ils impliquent une décision qui ne compte pas sur l'Autre.

Il y a aussi la décision d'être analyste (qui n'est pas un « vouloir être ») ainsi que le fait de se présenter à la passe qui est une décision différente : demander à faire la passe, c'est inclure l'Autre de l'Ecole.

Dans la décision, il y a aussi un pari : on peut perdre quelque chose ; mieux encore : le pari est perdu d'avance, dès le début, bien que le sujet ne le sache pas. Dans le pari, il s'agit d'un acte, car le pari est en rapport avec l'objet *a*. L'acte est la voie par laquelle il trouve sa certitude.

Si nous prenons en compte le titre de notre travail, nous nous interrogeons sur le lien qu'il peut y avoir entre décision et choix.

Le dictionnaire de philosophie de Ferrater Mora³¹ parle de décision en tant que concept fondamental à l'intérieur d'un groupe de notions dans lesquelles figurent également celles d'action et de choix.

Il y a un autre sens de décision qui peut être qualifié d'existential : il ne s'agit pas uniquement de prendre la décision de, mais de se décider à.

Dans le dictionnaire de Maria Moliner, décider vient du latin *decidere*, de *caedere* (couper) ; il désigne également : accorder, décret, verdict, acte volontaire, détermination, résolution, fin de la délibération, jugement qui apporte une solution.

Décider équivaut à choisir ; c'est prendre parti, se positionner. C'est un pari. C'est renoncer à un possible tout. C'est couper. Cela implique un certain degré de certitude. La décision est un jugement qui mène à une conclusion ; c'est tout le contraire de l'inhibition et du doute.

De là, le titre de cette intervention : Décisions.

Il s'agit plus précisément de l'histoire des décisions qui vont généralement contre ce qui est établi et accepté. Ainsi, nous ferons une brève histoire des hérésies et je conclurai avec mon expérience personnelle.

Il y a donc plusieurs moments de l'histoire des décisions qui concernent le rapport du sujet avec l'inconscient. Un premier moment : l'analyse. Le pas ou l'acte de se

31 José Ferrater Mora.- *Diccionario de filosofía*. Barcelona, Ed. Ariel, Tomo 1, p. 786-787.

décider à entrer en analyse et l'acte d'en décider la sortie (reconnaître le point où s'est épuisé, pour le sujet, ce que de l'inconscient il peut attendre de l'Autre et ce qu'il y a comme reste). Tout pourrait se terminer là... mais il peut y avoir un choix, une décision, celui d'occuper pour d'autres la place de l'analyste. Nous savons que cela sera interrogé dans l'analyse. Puis, finalement, un troisième moment, l'acte de se décider à faire la passe ; cet acte inclut une logique supplémentaire qui fait que Lacan en parle plus comme un saut que d'un acte.

Dans *Le temps logique*, est également impliquée la décision d'un jugement qui précipite le moment de conclure : on trouve là l'assertion en tant que décision sur soi-même et par laquelle le sujet conclut le mouvement logique dans la décision d'un jugement qui se présente logiquement comme une urgence de conclure. Cette urgence implique une hérésie du sujet, une rupture avec le savoir préalable qui, jusque là, lui avait servi de garantie et l'aliénait aux certitudes de l'Autre. C'est, d'après Lacan, une assertion sur soi qui « va viser la réelle inconnue du problème, à savoir l'attribut ignoré du sujet lui-même (...) C'est là l'assertion sur soi, par où le sujet conclut le mouvement logique dans la décision d'un jugement. »³²

Dans le Séminaire le Sinthome, Lacan nous dit : « Mais il est un fait que Joyce choisit. En quoi, il est comme moi, un hérétique. Car haeresis c'est bien la ce qui spécifie l'hérétique. Il faut choisir la voie par où prendre la vérité. Ce, d'autant plus que le choix, une fois fait, ça n'empêche personne de le soumettre à confirmation, c'est-à-dire d'être hérétique de la bonne façon ; celle, qui d'avoir bien reconnu la nature du sinthome, ne se prive pas d'en user logiquement, c'est-à-dire jusqu'à atteindre son Réel au bout de quoi il n'a plus soif »³³.

Il y a donc différents types d'hérétiques, c'est-à-dire qu'il y en aurait certains qui le seraient de la bonne façon, c'est-à-dire, qui se soumettraient à une confirmation comme celle de la passe, par exemple, en se servant logiquement du sinthome jusqu'à atteindre son réel d'avoir reconnu sa nature. Lacan dit qu'à partir de ce moment-là, il n'y aura plus soif – il se réfère à la recherche de la vérité – ; il s'agit du chemin parcouru pour rencontrer la vérité qui s'y épuise.

Puis, un peu plus loin, Lacan nous invite à aborder les réalités humaines, surtout dans l'expérience religieuse et particulièrement ce qui en elle s'est articulée sous les termes de conflit entre le dogme et l'hérésie et qui se traduit concrètement dans le conflit entre la grâce et la liberté. La notion de grâce est très précise. Grâce équivaut à bienveillance, faveur, disposition amicale, favorable ou protectrice envers quelqu'un ; une aide surnaturelle octroyée par Dieu à l'homme, pour l'exercice du bien et la réussite de la béatitude.

Le dogme se définit comme norme de la vraie foi ; il faut croire en la doctrine et au dogme ; seuls les chrétiens qui ont la foi et qui pratiquent, obtiennent la grâce de Dieu et la vie éternelle ; celui qui s'oppose au dogme est condamné comme hérétique.

Lacan nous dit que l'histoire des hérésies a un rapport avec certaines orientations de l'éthique concrète des générations. Cette histoire remonte aux siècles I et II ;

32 Jacques Lacan.- *Ecrits*. « Le temps logique et l'assertion de la certitude anticipée ». Paris, Ed. du Seuil. 1966. p.205-206

33 Jacques Lacan.- *Le sinthome*. Séminaire 1975 - 1976 (Document interne à l'Association Freudienne). p.8

elle est associée aux conciles. Celui de Nicomée (an 313) impose à Arrio une confession sous peine d'excommunication. Il y a tout particulièrement une polémique intéressante que je veux reprendre, il s'agit de Pélage (Ve siècle) ; c'était un moine ascète mais qui n'a jamais fait partie du clergé ; c'était un savant en théologie et il avait une vaste éducation. Ses idées fondamentales furent condamnées par l'église en tant qu'hérétiques : il considère le libre arbitre (*liberum arbitrium*) lorsqu'il est associé à l'ascétisme, suffisant en soi pour désirer et obtenir l'idéal noble de la vertu. Ses idées sont basées sur les stoïciens.

Pour lui, Dieu a pourvu l'homme de la libre volonté et du discernement entre le bien et le mal. Il souligne la confiance que l'homme a en lui-même et sa capacité de libre arbitre ; il décrit la conscience comme autonome, indépendante et libre, sans possibilité d'intromission, émancipée de Dieu, capable de pratiquer toute vertu et d'éviter tout péché. L'homme n'a pas besoin de la grâce, il peut exercer sa liberté. Pour Pélage, ce n'est pas la grâce qui sauvera l'homme mais plutôt sa liberté de choisir.

L'expérience de la psychanalyse illumine ce parcours à travers la conception de la liberté et du choix dans la religion.

Revenons à l'introduction initiale et aux trois moments dans lesquels se joue une décision du sujet ; je les décris maintenant tels qu'ils se sont présentés dans mon expérience personnelle.

Le premier temps

La décision d'entrer en analyse a été nommée d'emblée comme « plonger la tête la première dans le Cauca ». Le Cauca est le deuxième fleuve de la Colombie, il naît dans les Andes et il est qualifié de dangereux et imprévisible (traître) : il s'agissait d'une décision entre la vie et la mort. Les symptômes étaient principalement des inhibitions et des phobies. Durant la première analyse, il s'est produit autour de la mort de ma mère un effet d'expulsion qui n'a pas pu être traité dans l'analyse ; le transfert céda et s'installa en France. C'est la raison qui me poussa à aller dans ce pays pour y continuer mon analyse : l'analyse avait une fin, c'était comme une promesse que je trouvais dans la théorie de Lacan. Pour terminer l'analyse, il fallut traverser l'Atlantique, apprendre une autre langue, s'introduire dans une autre culture. Nous pouvons appeler ce moment : « la traversée de l'Atlantique ».

C'est une traversée qui traverse le sujet, c'est pour cela qu'il n'est plus jamais le même ; il ne s'agit pas uniquement de se jeter à l'eau, de « plonger dans le Cauca », mais aussi de le traverser et d'atteindre l'autre rive. Une fois, à un moment où cette phrase a été mentionnée, l'analyste dit « vous êtes déjà de l'autre côté ». Mais beaucoup d'eau devait cependant continuer à couler sous les ponts, avant de conclure l'analyse. Il fallait encore se défaire de la chose la plus intimement précieuse et que personne ne peut nous enlever : consentir à perdre ce à quoi on tient le plus et qui a à voir avec la jouissance ; tout mettre sur la table. Je me souviens d'une intervention de mon analyste où elle me dit : « il n'y a d'autre référence que celle qu'on extrait de son analyse » ; c'est la nécessité logique de conclure, c'est un acte et une décision qui permet de sortir de l'analyse mais pas à n'importe quel prix : il faut payer le prix, ce qu'on mise sur la table de jeu, le pari. C'est la rencontre avec la castration et avec la perte qui mène à conclure et à finir l'analyse.

Il y eut un final en deux temps ; c'est un rêve ; l'inconscient fait énigme, l'énigme qui pousse à prendre la décision de reprendre l'analyse et de réussir à atteindre une conclusion. Il s'agit d'un rêve où il faut remettre un message à l'analyste, on trouve beaucoup d'obstacles, on est empêché, on allait être tué, ce sont des personnages connus de la psychanalyse. Mais la décision est prise : il faut remettre le message car il s'agit d'une information importante. Puis apparaît dans le rêve un mot complètement énigmatique : « Ranelagh ».

En essayant de déchiffrer la signification de ce mot, les noms de Lacan et de Otto Rank résonnent ; il est associé à l'angoisse de la naissance et à la mort, de plus, c'est en rapport avec la psychanalyse. Puis, revient à la mémoire une référence de Lacan : « tel l'esclave-messager de l'usage antique, le sujet qui en porte sous sa chevelure le codicille qui le condamne à mort, ne sait ni le sens ni le texte, ni en quelle langue il est écrit, ni même qu'on l'a tatoué sur son cuir rasé pendant qu'il dormait »³⁴. Ce rêve évoque également le roman de García Marquez « Chronique d'une mort annoncée ».

Lorsque le rêve est travaillé en analyse, une phrase s'impose « qui faut-il tuer ? » ! C'est une phrase qui semble terrifiante mais qui implique aussi d'être prêt à tout, même à mourir !

Avec ce rêve, vient l'idée de ne pas reculer pour survivre. Etre prêt à tout, même à mourir, pour vivre. C'est faire face à la mort. C'est en rapport avec le dire comme acte éthique et ses effets sur la vie du sujet.

Le mot énigmatique était, finalement, un nom propre français très connu ; et il s'agissait, en plus, d'une rue de Paris. Ce mot présente, met en scène, l'importance de se faire une place, d'occuper une place.

Le deuxième temps

Durant tout le parcours de l'analyse, il y avait un vouloir être analyste pas très assuré. Ce choix, en tant que tel, ne s'est présenté qu'à la fin. L'effet de l'analyse est un changement dans la stratégie du sujet face à l'Autre, de sa position fantasmatique aussi (passer inaperçue , faire le mort, ne pas parler, ne rien dire) ; c'est passer de l'immobilité, du silence, de l'inactivité (qui donnait consistance à l'Autre) à prendre position, parler, agir. C'est la possibilité d'occuper une place, c'est oser, c'est affronter la férocité de l'Autre et ne plus alimenter cette férocité (qui est, en fait, une interprétation de la jouissance de l'Autre) ainsi que la supposition d'une volonté de l'Autre vécue comme « expulsion ». Une fois cette limite traversée, l'Autre apparaît comme inconsistant. Ce n'est qu'en traversant ce point que l'on peut occuper la place de l'analyste pour d'autres et que l'acte analytique devient possible.

Le troisième temps : la passe

Nous avons mentionné que cette décision se distingue des deux autres et que Lacan dit qu'il s'agit d'un saut. Si bien que la fin de l'analyse se rapporte à une conclusion, à un changement de position du sujet et que celui-ci peut en dire les raisons. Je crois que la passe se produit plutôt comme une conséquence. Je voulais avoir une perspective différente, rencontrer la logique du parcours ; c'est pour cela que l'expérience de la passe était importante et qu'elle impliquait d'arriver

34 Jacques Lacan.- *Ecrits*. «Subversion du sujet et dialectique du désir ». Paris, Ed. du Seuil. 1966. p.803

jusqu'aux dernières conséquences. Se présenter à la passe était devenu incontournable, il s'agissait d'une conséquence logique ; c'était dans le fil de ce qui avait été choisi. C'était aussi en rapport avec la psychanalyse.

Pour finir, revenons à ce qui a déjà été dit, en accord avec Lacan : dans le parcours pour trouver la vérité, on reconnaît la nature du symptôme et on peut en user, logiquement, en atteignant son réel ; puis on peut vouloir se soumettre à une confirmation, c'est-à-dire, « être hérétique, de la bonne façon ».

Traduction : Vicky Estevez

Passé d'hier, passe d'aujourd'hui

Albert Guyên

S'il s'agissait de ne rien changer à la façon dont fonctionne la procédure, en omettant d'actualiser la passe, il n'y aurait eu nul besoin d'organiser cette journée. La passe, qui est celle de notre Ecole, ne peut pas se contenter d'être identique à ce qu'elle a été.

Je pense qu'il faut l'envisager aujourd'hui, à la fois comme la mise en acte des options qui installent l'EPFCL à une place clairement distinguée des autres Ecoles, et d'autre part la rendre accessible au plus grand nombre, l'un n'allant d'ailleurs sans doute pas sans l'autre : pour cela il me semble que nous avons à inventer.

Un certain nombre d'entre nous ont fait l'expérience de la passe antérieurement. Nous pouvons donc analyser ce que nous en avons tiré, puisqu'il y avait des choses à en tirer, mais nous pouvons aussi en faire la critique. Et au-delà de cet examen, il reste à « inventer » une passe qui soit en accord avec la réalité de notre Ecole, aujourd'hui.

Peu de demandes de passe, c'est un fait, et les raisons de cette faible demande sont multiples. Pour aller vite, je dirai que cela tient aux dispositifs institutionnels complexes pour beaucoup d'entre nous et à la jeunesse de l'Ecole. Beaucoup de ceux qui sont arrivés lors de la scission n'ont pas encore terminé leur analyse. Ceci explique cela, ceux qui se présentent à la passe ont souvent depuis longtemps une pratique d'analyste, qui ne favorise pas le côté « sur la brèche » invoqué par Lacan. Sans doute aussi que la politique d'intégration des nouveaux venus dans l'Ecole a jusque là été par trop timide.

Mais il y a plus : d'abord il me semble que nous n'en avons pas fini, non seulement avec l'idéalisation de la passe, sa sacralisation, la religion des AE que nous avons bien connue, le mystère qui l'enveloppe ; autant d'inconvénients qui ont à voir avec les idéaux collectifs.

Mais surtout, et l'expérience des cartels anciens et récents auxquels j'ai eu la chance de participer me conduit à vous dire que le principal obstacle réside dans la confusion entre la passe et la fin d'analyse. Et je pense que cette croyance relève d'une lecture insuffisante de la Proposition de Lacan et des textes qui la prolongent (par exemple l'Etourdit). La passe n'est pas la fin. Aussi évident que cela paraisse à certains d'entre nous, très souvent les discussions sur la passe tournent autour de ce collapsus passe-fin.

Il me semble que précisément une clarification de nos options permettrait de bien séparer la passe de la fin. Elle pourrait non seulement bouger les représentations que nous avons de la passe, elle aurait l'avantage de la rendre plus agalmatique qu'énigmatique, et donnerait à bon nombre d'entre nous la possibilité de saisir en quoi, pour être capitale dans le déroulement d'une analyse, la passe n'en est pas pour autant si inaccessible et mystérieuse. Surtout cela déplacerait cet amalgame passe-fin responsable de bien des « Mais » qui retardent l'entrée dans la procédure.

Je note d'ailleurs que la question de la fin aurait alors une portée beaucoup plus grande, un enjeu épistémique très fort, tout en préservant une clinique de la passe qui se centrerait sur ce moment de passage de la position d'analysant à celle d'analyste, soit ce qui jusque là, et depuis l'époque de Lacan, fait défaut dans les témoignages.

Il faudrait en finir avec la passe comme *nec plus ultra* de l'analyse, qu'il n'y d'ailleurs pas, et plutôt en faire une opération, un moment d'une analyse qui puisse, au-delà de l'expérience de chacun, servir à d'autres, notamment les membres de l'Ecole, en faisant venir au jour un savoir qui redonne à l'expérience de l'analyse sa valeur attractive.

Nul doute que cela pourrait avoir une incidence sur la durée, la trop longue durée des cures. Comment faire pour les raccourcir ? Certainement pas en décrétant leur durée, mais en parvenant à contrarier cette croyance dans la nécessité d'une longue durée : décoller la passe de la fin me paraît là-dessus une option à prendre.

Il n'y a de faits que de discours, celui sur la passe, jusque là par trop marqué par le passé, pourra seul lui rendre ce pouvoir attractif, et faire basculer notre titre : passer du « La passe, j'y pense mais.... » à un « Je n'y pense pas, donc je suis passant. »

Pour délinéer un peu la séparation entre passe et fin, je voudrais revenir sur la satisfaction de fin.

La satisfaction de la fin

Dans la Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI, Lacan écrit : « La psychanalyse a, depuis qu'elle existe, déjà changé. », je ne vais pas développer puisque cela a été abordé à diverses reprises au Séminaire de l'Ecole à Paris, juste reprendre la formule : « l'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire ». Cet inconscient réel fait passer de l'histoire à l'hystoire (avec un y).

Et, dans ce même texte à propos de la passe il pose cette question qui sollicite un travail dans l'Ecole : « la question reste de ce qui peut pousser quiconque » (c'est une poussée, pas une pensée), « surtout après une analyse » (ie surtout après qu'il se soit détaché de ce qu'il a reconstruit, son histoire), « à s'historiser lui-même. »

Comment peut lui venir l'idée de prendre le relais de cette fonction, quelle en est la raison ? Il l'attribue à la satisfaction de la fin.

Faut-il en déduire que si le nombre de demandes de passe reste aussi discret cela tient à ce que cette satisfaction n'est, pour bon nombre d'analysants, pas encore atteinte ? Question qu'on peut redoubler d'une autre : Faut-il confondre le

moment de la demande de passe et l'obtention de la satisfaction ? Car après tout, la satisfaction peut ne pas pousser à demander quoi que ce soit.

A contrario, ne serait-ce pas plutôt le moment de déboussolage, de destitution, d'angoisse qui signale la brèche sur laquelle se trouve l'analysant vers la fin qui pourrait être saisie pour se présenter à la passe ?

Cet acte, comme tout acte, comporte la hâte. Celle-ci prend dans sa parenthèse l'historisation et la séparation qui entérine la fin, pour peu qu'on distingue l'hystoire et la séparation finale.

Et il serait intéressant d'avoir des témoignages, pas obligatoirement de ceux qui se présentent à la passe où, faut-il le rappeler il s'agit d'abord d'apprécier ce qui motive le passant à vouloir occuper cette place de l'analyste au moins autant que ce que l'analysant a fait du fantasme et du symptôme au cours de sa cure, ou de savoir si c'est vraiment une fin d'analyse. Cette dérive s'est pourtant produite, et donc la possibilité d'avoir des témoignages sur ce temps entre la passe et la fin me semble justifier d'en faire une priorité.

Qu'est-ce qui se passe avant de finir, avant la séparation ?

Qu'est-ce qui se passe entre la passe clinique et la séparation d'avec l'analyste ? Nous avons sur ce point les indications très précises de Lacan dans l'Etourdit, ce qui ne diminue en rien l'utilité d'avoir des témoignages.

Il faut bien admettre que, si le sujet s'autorise pour des raisons autres que d'automaton à l'installation, c'est parce qu'après la déflagration de la passe, il trouve une satisfaction dans l'analyse, et une satisfaction telle, qu'il veuille la faire savoir à d'autres. Cette satisfaction de résolution ne constitue pourtant pas la fin de l'expérience, puisqu'il lui faut encore se séparer, résolution seconde, du transfert, et selon des modalités qui sont propres à chacun : la résolution de la névrose se continue par la résolution de la névrose de transfert qui s'y est substituée pour qu'on puisse parler de fin d'analyse. Sur ce point, incontestablement Lacan est allé plus loin que Freud. Je vois là une bonne raison de ne pas confondre ce qu'on pourrait appeler « satisfaction de passe » et « satisfaction de fin ».

L'historisation a mis le manque à sa place et la passe - c'est le point que Lacan indique - consiste dans la mise à l'épreuve de cette hystoire, soit les modalités singulières de l'établissement du rapport au manque dans la cure.

Le « Je ne pense pas » de l'acte

C'est là que vient l'acte, et il ne relève pas d'un « Je pense », il faudrait plutôt dire « je n'y pense pas, mais je suis passant ».

L'acte se rapporte au désir qui ne se prédique pas mais dont il faut au contraire avoir analysé les détours, les inhibitions, les empêchements. Pour pouvoir passer, il faut en avoir fini avec la recherche de la vérité, avec les démêlés et les avatars de son histoire. Vérité et savoir sont incompatibles, et si la satisfaction de la fin est « savoir inédit », elle ne peut porter que sur ce que ce savoir transforme : les mutations subjectives singulières.

Mais aussi le changement, la transformation du rapport aux autres : et c'est là que la communauté d'expérience qu'est l'Ecole trouve pour chacun sa place et sa raison d'être.

Ce qui en rajoute sur la dimension d'acte réside dans cette « urgence » que Lacan ajoute au don de la satisfaction de fin. Lacan nous donne une sorte de style de fin qui confère à cette satisfaction un double caractère de vivacité et de légèreté.

On peut en déduire une indication quant à la direction de la cure à son terme : se hâter par l'acte, l'analyste « se hâte » si je puis dire, ce qui n'est pas sans évoquer le sans concession, sans atermoiement supporté par la certitude même qui l'a fait psychanalyste.

Sur ce modèle de la hâte et de l'acte on devrait pouvoir penser la passe et sa procédure. La passe dès lors, répondrait à cette urgence dont parle Lacan à propos de la fin et non pas de la passe, mais la passe signalerait l'entrée dans le moment de hâte, ce moment de conclure. C'est une passe à l'entrée dans le moment de conclure, et je crois qu'il serait bon de ne pas perdre de vue que ce moment est amené par Lacan avec ce paramètre de l'urgence. La procédure pourrait la recueillir.

Ainsi la satisfaction liée au travail effectué dans la cure pourrait se doubler de la satisfaction de transmettre un savoir qui pourrait servir la psychanalyse. L'AE est au service de la psychanalyse puisque c'est de lui qu'on attend témoignage du point où il en est sur les problèmes cruciaux de l'analyse.

Je crois qu'on peut étendre à tous les passants, voire aux passeurs ce service rendu à l'Ecole et à la psychanalyse. Et on peut même rêver que ce savoir transmis rende l'analyse plus attractive en des temps où elle est dénigrée, mise à mal et pour certains « has been ».

Le temps de la procédure : une autre logique

Je vais aborder maintenant ce qui manque à mon titre : « la passe de demain » pour autant qu'aujourd'hui, c'est déjà demain.

La passe demain, c'est la passe telle que l'Ecole (dont nous parlerons... demain) la pratique et la souhaite : une passe quelque peu démystifiée, désidéalisée et désolidarisée du problème de la fin de l'analyse, pour tenter de saisir ce moment du passage à l'analyste sur lequel Lacan a centré sa Proposition avec le « succès » qu'il a lui-même épinglé et sur lequel règne toujours le même silence, à distinguer du désir de l'analyste et de la fin de la cure.

Autrement dit, tous ceux qui ont décidé de pratiquer la psychanalyse – spécialement ces dernières années – pourraient bénéficier de cette expérience unique de demander à entrer dans la procédure, ne serait-ce que pour y construire en raison les motifs bien souvent obscurs qui les ont amenés à s'autoriser, si je puis dire à « s'autoriser ».

Le véritable problème réside dans notre capacité collective à rendre claires les options de cette Ecole concernant la passe, de telle sorte que ceux qui ont fait le choix du Champ lacanien après 98 puissent y être intéressés. Le nœud de la clinique et du politique se fait là et je ne vois pas d'autre issue possible, c'est ma proposition, que de faire de la passe un temps de la cure, de faire de la passe un temps logique de la cure.

Si l'on veut, jusque là il s'agissait en se présentant à la passe, d'avoir fini son analyse et de faire entériner cette fin. Je plaide aujourd'hui pour une séquence différente :

CURE → PASSE CLINIQUE → PROCÉDURE → FIN D'ANALYSE**DE LA PASSE**

Dont on peut déduire ceci :

Ou bien la procédure de la passe inscrit une nouvelle dimension temporelle, une sorte de 4^{ème} temps : elle se situe entre la passe clinique et la fin de l'analyse, qui en effet dans l'expérience ne se superposent pas.

Ou bien on peut aussi penser qu'il ne s'agit pas d'une nouvelle temporalité : la procédure correspond alors au moment de conclure, conclure sur la passe clinique donc, avec cet avantage de ne pas situer la fin dans l'ordonnement du temps logique, introduisant par là une disjonction entre le temps de la procédure et le moment de la séparation d'avec l'analyste : PROCÉDURE // FIN D'ANALYSE.

Je crois pour ma part cette introduction de la disjonction intéressante car elle pourrait permettre de séparer passe et fin, la question de la fin de l'analyse embolisant trop souvent la passe, de la nomination d'un AE.

Ou bien encore vaut-il mieux garder notre habituel découpage temporel du temps logique et dire que le moment de conclure va de l'entrée dans la procédure à la fin effective de l'analyse : la passe inaugure ce moment et la fin de l'analyse le conclut. Rien n'empêche d'ailleurs d'inventer en dehors de la procédure de la passe proprement dite, un dispositif de recueil qui concernerait plus spécifiquement les fins d'analyse, et où il ne serait plus question de nomination, mais simplement de recueillir des expériences sur ce point qui pourraient élargir notre savoir.

Cette conception du moment de conclure dédoublé en quelque sorte, présente un double avantage auquel j'ai pensé en écrivant ce texte : ce pourrait être une bonne manière d'en savoir un peu plus sur la conduite des cures (et par là de la pratique des analystes) et, désenclavant la passe du problème de la fin de l'analyse, nous en apprendre davantage sur le passage à l'analyste, ceci côté analysant.

La passe laïque suppose, si vous me le permettez, de « se défroquer » des accents religieux et solennels qui l'ont entourée pour laisser place à davantage de naïveté (le mot est de Lacan), de légèreté et d'inventivité. Et dans l'urgence !

Le passant serait celui ou celle qui, dans l'urgence serait saisi d'un désir « impérieux » d'avoir à dire au cartel ce qui lui arrive ou vient de lui arriver dans son analyse (ce qui, soit dit en passant, requiert une très grande mobilité du dispositif), de témoigner, de donner réponse à la pression d'un « c'est à dire sans délai ».

On peut donc concevoir que la passe, en cela conforme au vœu de Lacan, concerne des analysants saisis, surpris par la passe, auxquels l'Ecole offre cette chance de témoigner de ce moment de mutation subjective.

La passe reste une expérience unique, qui ne nécessite aucune ombre de mystère ou d'élitisme, bien au contraire elle peut se faire avec modestie mais surtout quelque trait de gaieté. Je ne vois pas ce qui pourrait objecter à ce que la passe soit

gaie, même accompagnée de l'angoisse. Sinon comment aurait-elle la structure de l'éclair ? Je plaide pour une passe légère, la légèreté n'étant pas incompatible avec le sérieux ou le grave, d'ailleurs la légèreté est un nom de la gravité, et Lacan le disait, l'analyse est tragi-comique.

Alors, pour finir sur une note gaie, je vous propose une petite formule : « passe aux jeunes ! ... et aux moins jeunes. »

CINQUIEME RENDEZ-VOUS de l'Internationale des Forums et de l'Ecole de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien.

LES TEMPS DU SUJET DE L'INCONSCIENT.

La psychanalyse dans son temps et le temps dans la psychanalyse

V Rendez-Vous de l'Internationale de l'IF-EPFCL

São Paulo – Brésil

5-6 Juillet 2008

Le cinquième Rendez-Vous de l'IF-EPFCL paraît encore loin, cependant la communauté de l'IF-EPFCL s'est déjà mise au travail un peu partout : les Journées de l'Amérique Latine sud au Chili, Diagonales de l'Option Epistémique à São Paulo avec Luis Izcovich, les activités du FARP de Buenos Aires, le Volume Préparatoire, les Préliminaires, et la bibliothèque du site etc..

Le volume Préparatoire

Il a été préparé par le CIOE, comme il est précisé dans l'éditorial, il sera bientôt imprimé dans les diverses zones linguistiques.

En voici le sommaire:

EDITORIAL : Ramon Miralpeix

LE SUJET ET LE TEMPS

- Le temps de l'acte *Juan Guillermo Uribe*
- Objet Coupure et temps *Beatriz Elena Maya Restrepo*
- À l'heure de la Vérité : a *Juan Manuel Uribe Cano*
- Interprétation, coupure et temps *Ricardo Rojas Gutiérrez*
- Subjectivation du temps à la fin *Patricia Muñoz*
- Les temps du sujet (est opus temporis) *Jorge Zanghellini*
- Les temps du sujet dans le discours *Susana Díaz*
- Temps de l'inconscient et discours de l'époque progression, régression, destitution *Mario Uribe Rivera*

- La temporalité du transfert *Silvia Migdalek*

LA PSYCHANALYSE EN SON TEMPS

- La psychanalyse en son temps *Jairo Gerbase*
- À 150 ans de la naissance de Sigmund Freud, y a-t-il encore du temps pour la psychanalyse ? *Silvia Arosemena, Dyhalma Ávila, Rebeca Campo, Sarah Cervantes, Rebeca Díaz, María de los Ángeles Gómez, Hildamar Vilá*

LE TEMPS DE L'ANALYSE

- Le temps dans la cure : les séances a-temporelles *Manuel Baldiz*

- L'évènement imprévu dans le cadre de l'expérience analytique *Ana Canedo avec la participation de Mar Criado, Rosa Escapa, Christian Prado, Teresa Triás*
- Le temps, l'inconscient et la lettre *Luís Izcovich*
- Le temps qu'il faut *Colette Soler*

Les préliminaires:

Nous venons de publier le préliminaire 5 écrit par Antonio Quinet (après Dominique Fingermann, Daniela Chatelard, Ramon Miralpeix, Bernard Nominé) vous en recevrez encore 7 avant le Rendez-Vous . Vous avez accès à ces préliminaires sur le site .

Les news letter

Les news letters paraissent chaque mois avec de nouvelles informations, le Prélimaire du mois et toujours un accès direct au site.

La bibliothèque on line

Elle accueille sur le site vos textes déjà écrits sur les thèmes du Rendez-Vous.

Envoyez les à anauraprates@terra.com.br

Commission scientifique internationale

Alberti Sonia (Brésil-CRIF)
Binasco Mario (Italie-CRIF)
Diaz Patron Ana (Argentine-CRIF)
Fingermann Dominique (Brésil- Présidente du 5* Rendez-Vous)
Gomez Musso Lydia (Espagne-CIOE)
Miralpeix Ramon (Espagne-CIOE)
Palacio Luis Fernando (Colombie-CRIF)
Quinet Antonio (Directeur EPFCL-Brésil)
Soler Colette (France-CRIF)
Strauss Marc (France-CIOE)
Teixeira Angelia (Brésil-CIOE)

Proposition de travaux

Envoyer le titre et l'argument (15 lignes) avant le 30 janvier 2008 à l'adresse de la Commission Scientifique: vencontroiefpfc@gmail.com
les travaux devront être envoyés avant le 30 mai 2008.

Attention aux dates des Assemblées de l'IF et de l'Ecole !!

Juillet 2008 sera l'anniversaire de 10 ans de l'initiative des Forums et donc un moment important de bilan et d'orientation . Pour réserver vos billets pensez à inclure les dates des assemblées.

Les Assemblées de l'IF et de l'Ecole :

Vendredi 4 après midi, discussions sur l'expérience de la passe dans l'EPFCL

Lundi 7, et mardi 8 matin : Assemblée de l'IF-EPFCL et votes

L'ordre du jour sera précisé ultérieurement par les Collèges internationaux (CRIF-CIOE-CIG).

Inscriptions

Jusqu'au 15 décembre 2007 : 100 euros

Jusqu'au 30 juin 2008 : 120 euros

Sur place : 150euros

Par chèque à l'ordre de: EPFCL (Rendez-Vous International), adressé à: Ecole de
Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien - France

118 rue d'Assas - 75006 Paris

Renseignements

(33) 01 5624-2256

epfcl.secretariat@wanadoo.fr - www.champlacanianfrance.net

WEB: www.vencontro-ifepfcl.com.br

vencontroifepfcl@gmail.com

Lieu

Universidade Paulista – UNIP (Campus Paraíso)

Rua Vergueiro, 1211 - Paraíso, São Paulo

HOTELS

Le Rendez-vous aura lieu à l'Université Paulista – UNIP (Campus Paraíso) située dans le centre de São Paulo sur l'axe avenue Paulista ,quel que soit l'hotel choisi vous mettez de 5 à 15 mn pour accéder au lieu du Rendez-Vous.

Les Hotels choisis sont tous près de l'UNIP : 5mn à pied pour le Mercure et le Formula 1(très très économique) 15 mn à pied pour le Matsubara .

Cependant nous vous conseillons les hotels sélectionnés dans des "Jardins ", car le quartier est plus agréable pour sortir le soir, et pour se ballader (librairies, magasins, restaurants) .Ces Hotels sont à l'autre extrémité de l'avenue Paulista, soit à 3 stations de métro (Caesar Park Hotel - Mercure)

Vous aurez plus de détails sur le site et notre agence de voyage vous aidera pour les réservations.

BILLETS D'AVION

PENSEZ À RÉSERVER DÈS MAINTENANT POUR QUE VOS BILLETS SOIENT PLUS ÉCONOMIQUES!

Journée de Travail de l'EPFCL

Les Journées de l'EPFCL-France

L'identité en question dans la psychanalyse .

1 et 2 décembre 2007 à Paris, au Palais des Congrès, Porte Maillot

Responsable de l'organisation : Françoise Josselin

Information : 01 56 24 22 56

Wunsch est édité par le CIOE :

M. Angeles Escudero Gomez mgomez@caribe.net

Lydia Gómez lydiagomezmusso@telefonica.net

R. Miralpeix miralpeix@ya.com

Marc Strauss strauss.m@wanadoo.fr

M Angelia Teixeira cpangelia@uol.com.br

Jorge A Zanghellini zanghell@isis.unlp.edu.ar